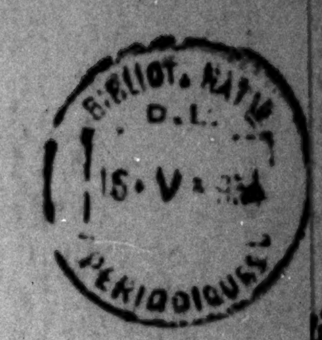
21me Année Avril-Mai 1934

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■



SOMMAIRE



REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° : 5 fr. Étranger : 6 fr. 50

N° 161. 21me Année. Avril 1934.

Cahiers du Sud

Tome XI. — 1er Semestre 1934.

Pieta

A André Masson

Une ombre maternelle tu le tiens
Mourante au dernier bord de la folie humaine
Tu le tiens. Pour le voir encor quels amoncellements
D'horreur sacrée autour de ta faiblesse amoureusement
O mémoire
De combien tu étais nue
Et du corps qui fit son corps et l'âme du corps,
Quand les noirs feux séparent l'orage sur ton front.

Comme tu rêves tandis que t'assaille l'odeur
Comme tu pleures! sur le produit sueur et sang
Tu te souviens de la vierge ivre les yeux vaincus
Marie ô toute femme
La plus belle et la plus vaincue enceinte de Dieu
Sans faute; et te souviens d'avoir avoué aux étoiles
La blonde tête émanant des tendresses pliées
De ton ventre qui n'a point d'hésitation.

Sous l'odeur du cadavre puisque tu le tiens !
Et que lui-même par une autre raideur se tient
Mort, ô Mère des douleurs tu ris de larmes
Tu baises toujours le fils inconscient
Tu étreins cet organe mâle et ce pur visage et tu geins
De ne le point voir monter d'entre tes robes
Et négligeant ce lourd sein qu'il but, se refaire
Du baiser de la mère égarée uniquement.

Mais il dort. Tes cris aussi sont de plomb froid.
Sa poitrine bleuie est creusée d'une rose
La lance de ta langue ne la ranimerait pas
Ses mains serrent deux pierres
Ses regards ont deux voûtes de rocher
Plonge ton cœur dans la mer
Arrache l'arbre de souche
Palpitante! il abandonne tout sous tes grands doigts.

Mais vous qui vous tenez encore l'un sur l'autre
Couple éternel un dernier instant
Un et deux, deux et un
Restez liés. Dieu prend terreur de vous revoir
Si terrifiants sont votre amour et votre lien
O ne lâche point main vierge le corps vert

O ne cesse pas combat hors nature
Quand les hommes s'en vont trop faibles et trop lents.
Ils sont seuls. Mais toujours déchirés vivants
Toujours objets de Dieu ils se regardent
Toujours ils veulent se refaire amoureusement

Pierre-Jean JOUVE.

La Passerelle

JACOB SCHAFFNER, né en 1875, est aujourd'hui sans conteste le plus grand romancier de Suisse allemande. Les prix officiels qu'on lui a décernés n'ont pas étouffé en lui le démon, qui longtemps avait couvé, — tel celui d'André Gide, — à l'ombre d'un protestantisme austère, et qui, au contact de la vie libre, éclata, puissant et parfois chaotique.

Les personnages de Schaffner sont toujours en quête du nouvel être qu'ils portent en eux et des circonstances inouies propres à le faire éclore. Ils habitent ainsi bien souvent les bords de l'ombre ou de la folie, rivage d'un océan phosphorescent.

L'auteur reste profondément attaché par sa langue au génie populaire de la Suisse allemande, qu'illustra Gottfried Keller, au siècle dernier. Pourtant le fragment que voici dira tout ce qui sépare deux époques et deux maîtres.



Alfred Postermann, un ouvrier plombier, attend un soir à la sortie du bois non loin d'une passerelle, un jeune commis porteur d'une grande somme d'argent.



Il était troublé au point de ne plus savoir, un moment, s'il était là en train d'attendre son Elise, qui venait de s'éloigner de lui si étrangement, ou le petit gars, qui l'excitait par le mystère et le danger tout proche qu'il représentait. Le cœur saignant, il jeta un dernier regard à l'image (1) qui s'évanouissait, puis le personnage du commis, sombre et chétif, lui appa-

(1) Son amie qu'il vient de revoir en pensée.

rut entre les troncs. C'est bien ainsi qu'il le voyait : sombre et chétif; en train de siffler un air strident et de faire des roulades comme pour appeler au secours. Tout à coup, la mélodie cassa, gelée, et les pas s'arrêtèrent comme si l'homme avait disparu dans le sol. L'instant d'après, il avait réellement disparu. Sans être vu, il avait fait en silence un petit pas de côté, et s'était mis en sûreté derrière un arbre. Postermann, cependant, en avait juste vu assez pour constater qu'il ne se trompait pas quant à l'individu : le visage pâlot, la petite moustache, le chapeau de paille sur la tête et les jolies culottes. Sur le dos, l'homme portait un sac de montagne. De la place où il se tenait caché venait une bouffée de silence, qui vous effrayait. Sa disparition soudaine, c'était, aux yeux de Postermann, comme un vide dans la Création.

Pendant vingt secondes environ, les deux hommes respirèrent dans un silence total. Postermann gémissait presque d'étonnement. Il ne s'était pas attendu à se trouver dans une situation aussi pleine d'effroi. Pourquoi diable cet homme courait-il se cacher derrière l'arbre, avant même que rien ne fût arrivé? Jamais, au cours de sa vie consciente, Postermann n'avait éprouvé de plus grande douleur. Prisonnier, il se sentait aux pieds des fers rouges et empoisonnés. Soudain, la passerelle même ne fut plus libre; un démon s'y tenait parmi les flammes, et deux anges couleur de nuit barraient le passage. « Et maintenant, mon vieux » se dit-il, « dévore ou fais-toi dévorer. Voilà ton petit gars : que vas-tu faire de lui ? » Le froid du sol lui remontait les jambes et, lentement, la colonne vertébrale. Dans sa bienveillance, il eut deux ou trois fois l'intention de donner à l'adversaire ce conseil: « Allons, montre-toi, tu es bien bête ! » Mais, il n'arrivait pas à articuler un son, même pas à desserrer les dents.

Cependant, voici que les choses allèrent comme le vent. Au moment où il attirait ainsi le commis devant son visage au sourire effroyable, — un sourire pourtant, — la victime jeta un regard effrayé sur les dents brillantes de l'adversaire et se mit aussitôt à crier à pleins poumons. Elle ne se défendait plus. Elle se laissait tenir à la poitrine et criait. Au premier son de sa voix, Postermann fut inondé d'une sueur froide. Il se sentit pâlir et une inconcevable fureur, un désespoir

immense l'envahirent. On abusait de sa confiance, on le compromettait avec ces cris qu'il n'avait pas mérités, qui l'offensaient et l'avilissaient. Dans sa colère, il donna à l'homme un coup qui le fit reculer de deux ou trois pas vers la passerelle et trébucher. « Tu ne te tairas donc pas, sacré idiot? Et pourquoi ne te sauves-tu pas, petit ? » Le commis, qui était tombé, eut vite fait de se relever en silence, remit droit son chapeau qui s'était déplacé lors de la chute, et regarda son adversaire au visage, l'air vigilant et prêt à réagir. Sitôt que Postermann se remit à bouger, il recommença à pousser des cris. La forêt entière et la vallée semblèrent s'animer. « On devrait lui donner des claques, c'est bien simple! » Mais Postermann était encore d'humeur trop conciliante pour cela. « Allons, mon vieux, ne hurle donc pas comme cela, » avait-il toujours envie de dire, mais le commis ne lui en laissait pas le temps. « On dirait qu'il a envie de se faire assommer », songeait-il aigri, tandis que ses yeux commençaient à flamboyer de rage; muet, ne sachant que faire, il regardait l'adversaire. Et voici qu'on eût dit que du haut du Rocher des Faucons un autre commis répondait, et qu'un autre glapissait au bas de la route, un autre au fond du bois. La nuit semblait peuplée de commis hurlants. On n'aurait pu imaginer un moyen d'offenser plus gravement l'âme de Postermann.

Mais, ce ne fut pas tout. Arrivé devant la passerelle, que l'individu ne voulait franchir à aucun prix, et au moment précis où Postermann se disait que le jeune homme allait faire preuve d'intelligence et profiter de l'occasion pour prendre la fuite, le commis, soudain, se jeta à genoux. « Grâce ! Je veux tout vous remettre! » Et déjà il commençait à vider ses poches. Un porte-monnaie, des clefs, un couteau, un mouchoir, un petit miroir, un carnet de notes, autant de choses qu'il jeta en hâte sur le sol dans le bois. Puis, ses doigts volèrent à l'un des poignets, et il détacha sa montre-bracelet.

Perchée au-dessus de la route, la chouette recommença ses roulades. A l'entendre, elle semblait rire à cœur-joie. Quelque part, un chevreuil grognait.

Postermann crut, dans sa juste fureur, que le sang clair allait lui jaillir des yeux. De sa vie, il ne s'était senti si honnêtement disposé; il en prenait au fond de l'âme Dieu à témoin. Tremblant de colère, il fit vers l'homme un pas de plus. « Vile canaille que tu es, qui

donc t'a dit que j'étais un bandit ? » On voyait bouger ses mâchoires dans son visage pâle. « Allons, parle ! » Mais l'autre avait subitement perdu la parole. La voix étranglée, l'air hagard, il regardait cet homme que la douleur faisait souffler et qui, au spectacle d'une effroyable trahison, s'apprêtait à lever sa canne, munie d'un pommeau de plomb. Le commis essaya encore de lui expliquer: « Mais, — je vous assure, — C'est tout ce que.... » Postermann, la gorge serrée : « Bon Dieu, mignard, tu oses dire des choses comme cela ! Mais tu te rends méprisable ! » Et il le fixait de ses yeux striés de sang. « Peut-être change-t-il d'avis, puisqu'il est cultivé. S'il ne te méprise pas ! » se dit-il en toussant d'une voix rauque. « Alors?... » Mais le gars, trop fier, ne comprenait rien, il ne voulait que racheter sa vie avec ses guenilles ! Et c'était pourtant en quelque sorte un intellectuel. Postermann debout, attendait. Lorsque plus rien ne vint, il soupira en levant son bâton. Tristement, il jeta encore un regard indigné sur les misérables dépouilles qui jonchaient le sol. Puis, la canne s'abattit. Le garçon tomba en avant, sans bruit. Postermann, exaspéré, et dans le sentiment de sa profonde honnêteté ne l'avait pas ménagé; le coup avait traversé le chapeau de paille et avait pénétré assez avant dans le crâne. Là-dessus, la seule pensée du meurtrier fut pendant quelques instants: « Il ne poussera plus personne au crime, celui-là ! » Et : « Eh bien, mon gentil petit ? »

Si l'on dépouille le cœur humain de ses enveloppes, comme l'oignon de ses pelures, l'on n'arrive, quoi qu'on fasse qu'à provoquer des larmes. Postermann était parti pour faire une expérience. Puis, il s'était tracé, dans les grandes lignes, le plan d'une vie honnête. Le voici maintenant assez froid, malgré les dernières vagues de son irritation, devant un meurtre accompli, sans en savoir sur lui-même plus long qu'auparavant. Le commis était là, couché sur une épaule et sur un bras, l'autre bras étendu en avant, la main jusque dans la mort gracieuse et entêtée mordait l'herbe de ses doigts légèrement crispés. La tête reposait délicatement sur le bras étendu, tandis que sur le petit chapeau blanc enfoncé grandissait lentement une tache sombre. Postermann essaya de se représenter ce qu'on aurait vu sous la tache, mais cela n'avait pas de sens, et d'ailleurs il se sentait fatigué. La chose perdait tout intérêt pour lui. Après la tension surhumai-

ne à laquelle il avait soumis ses nerfs, une morne indifférence, lourde et triste, s'emparait de lui; comme devant une entreprise qui a manqué son but, qui vous laisse embarrassé et consterné et qui le plus souvent vous a nui. Il entrevoyait déjà quelques unes de ces conséquences, tandis qu'il regardait encore, malgré lui sa victime, sous les premiers coups de la mélancolie. Dans une sorte de mauvais rêve, il fouillait de la pointe du pied dans les hardes qui étaient par terre. Puis, haussant les épaules, il se baissa pour ramasser le portemonnaie. Il ne contenait que quelques francs et notre homme ne s'en étonna guère. « Ce petit cabotin! » Les sommes encaissées étaient évidemment dans le sac de montagne. Une vague de tendresse l'envahit à nouveau. « Joli petit frère! » Il eut envie de s'imaginer qu'il ne lui avait pas fait tellement mal; et peut-être y eût-il réussi, sans la rancune vaine et douloureuse, qu'il se sentait envers soi-même depuis le meurtre.

Pour faire avancer les choses d'une manière ou d'une autre, il se mit à enlever au mort son sac de montagne. Pour cela, il lui fallut d'abord retourner le corps sur le dos, parce qu'il reposait sur le côté où se trouvait le crochet du sac. Le chapeau glissa de la tête roula au bas du talus jusque dans le ruisseau et se mit aussitôt à flotter au fil de l'eau, en tournoyant. Au fond, Postermann s'était attendu à un spectacle horrible, mais les petites prunelles tournées vers lui et qui le regardaient d'en bas, — on eût dit qu'elles parlaient — lui semblaient si naturelles qu'il n'éprouva pour tout sentiment qu'une nouvelle tendresse. « Aimer ou assommer : est-il possible?... »

Postermann était véritablement affamé d'expériences : « il faut prendre des informations et se démener si l'on veut aller au fond des choses. » A des enfants qui rôdaient encore dehors, il demanda où était sa rue et le numéro de sa maison, comme s'il était un étranger désirant aller voir Adolphe Postermann. Certains connaissaient sa logeuse et le renseignèrent en criant, parce que, pour une raison ou pour une autre, ils le croyaient dur d'oreille. En général, on le considéra comme un passant banal, auquel on consacre le moins de temps possible. Ces gosses étaient en train de jouer et lui les dérangeait. Cela lui sembla étrange, presque merveilleux. Il poursuivit sa route, de plus en plus soucieux.

Sa situation n'était pas particulièrement bonne, cela devenait clair.

Puis, il interrogea les adultes et eut soudain l'idée de se renseigner sur le domicile du patron du commis. Les grandes personnes aussi répondaient sans avoir l'air de rien. Aucune d'elle qui ne se sentît inutilement retenue par cet homme. Il en est ainsi: on n'aime pas perdre son temps avec des gens comme tout le monde. Devant le magasin même, il s'informa encore, et on lui répondit avec un geste et sur un ton de léger reproche: « Mais, c'est ici! » Il entra. « Maintenant, cela va se décider! » songea-t-il ému. Son regard le précéda comme une volée de pigeons noirs. Son cœur battait, lourd et grand dans sa solitude. A part cela, il était tout à fait calme et prêt à affronter les choses les moins ordinaires.

C'était un magasin de vins, de cigares et d'épicerie fine. Postermann y trouva la même femme joviale et énergique qui, à midi, avait envoyé le commis à la station d'étrangers. Il la dévisagea lentement et l'interrogea du regard. Tout cela lui paraissait toujours plus difficile et plus embrouillé. Il dit qu'il s'était quand même laissé convaincre à accompagner le jeune homme là-haut. Mais ce dernier, ayant trouvé une vieille connaissance, avait décidé de découcher et de ne rentrer que le lendemain soir. En attendant, il le chargeait lui, Postermann, de remettre les comptes. Tous ces mensonges, il les dit tranquillement, avec le profond chagrin d'un homme qui, même dans les situations les plus désespérées, se doit d'être propre et discret. En parlant, il enleva son sac de montagne et le déposa sur latable du magasin. « Si vous voulez bien vérifier ! »

La femme l'avait écouté en souriant. A quoi bon, pour une chose si simple, faire une mine si grave ? « Oh merci », dit-elle, « ce n'est pas nécessaire, » ajoutant que le cas échéant, le jeune monsieur serait rendu responsable de ses comptes; puis elle pria Postermann de choisir un bon cigare pour sa peine.

« Hum ! » grogna-t-il, mécontent. « Je ne comprends pas que vous ayez une confiance si aveugle en vos gens ». D'un air sombre et souffrant, il fronçait les sourcils et fixait la jolie femme. Fatalement les choses semblaient vouloir prendre un cours malheureux ! On luttait, et pourtant on piétinait sur place.

« Mais, je vous connais très bien », dit la femme en riant, étonnée de son entêtement. « Depuis que vous êtes en ville, vous faites vos achats ici. Je vous ai vu parmi les plombiers. Et aujourd'hui à midi, lorsque le commis est parti, vous étiez de la clientèle. » C'est qu'elle n'avait aucun envie de faire les comptes. Son mari, se disait-elle, pourrait s'occuper de tous ces chiffres le lendemain.

Un moment, Postermann la regarda encore fixement au visage, et pâlit. « En voilà encore une qui commence à dissimuler! » pensait-il en frissonnant. « Et le jeu pourrait recommencer ». Soudain, il fit un brusque demi-tour et, sans dire au revoir, sortit du magasin en trébuchant. Il n'avait pas pris de cigare.

Il en arrivait là: un désespoir terrible l'envahissait peu à peu. Il était dégrisé, abattu, possédé. Une sobre lumière d'église protestante l'entourait déjà d'un halo bleuâtre. Son Christianisme venait sur le tard ceindre toute chose d'une lueur spectrale. Avant qu'un agent de police eut remué un doigt, Postermann était déjà jugé par les forces insaisissables du Démon; à peine surgi dans la clarté, après beaucoup d'efforts, il était à nouveau précipité dans l'abime de ses origines. Et pourtant personne n'avait encore bronché en le voyant. Personne ne pouvait soupçonner qu'il marchait depuis des heures dans la lumière clignotante des Phares du Jugement. Miracle, nouveau sacrement. Peu à peu ses genoux se mirent à trembler. Il lui semblait véritablement que depuis des heures il portait un cadavre et qu'il l'offrait à vendre.

Un peu plus tard, des hommes qui se rendaient au café, le virent discuter avec un sergent de ville. Selon toute apparence, il s'agissait d'expliquer des faits embrouillés: le civil s'efforçait de surmonter les difficultés qu'il avait à s'exprimer et à faire admettre à l'agent un récit digne de foi. Pour finir, tous deux montèrent ensemble la rue, traversèrent la place où les vieux tilleuls répandaient leur odeur enivrante et disparurent dans la nuit, parmi les arbres et les maisons.

Les blés de la Voie Lactée continuaient d'étinceler au vent bleu de l'Eternité. La nuit riche d'étoiles entrait dans son heure la plus solennelle.

Jakob SCHAFFNER.

Traduit par Jean Moser

Grande fuite de Neige

à Robert Desnos

J'écoute le bruit des saisons, leur marteau régulier et tout est en suspens. Un jour sec durcit les évènements de ouate et l'esprit, pareil à la trame ténue de longs rideaux, laisse tomber silencieusement ses plis jusqu'à frôler le sol velouté du mystère. Un prestige misérable pare ma vue : je sais que je ne dois pas m'y fier, mais cependant combien hideuses seraient mes prunelles si je ne les colorais pas de ce spectacle: le mouvement ténébreux de ces nuages de ouate sur lesquels le futur se marque en tresse de sang, alors que tout le passé tombe comme une pauvre petite pluie, dans le ruisseau tortueux de la mort qui fait sonner les murs de son égout!

Je pense à ces hommes qui surent dompter la vie. Ils passent, pareils à des pierres de couleur, et sur chaque facette du cristal de leur âme je vois écrit un mot, un vocable lourd de sens qui charrie sa propre substance, comme font les fleuves à l'heure de leur plénitude, lorsque las d'entraîner des cadavres et des débris quelconques, ils se mettent à forger des glaçons pour porter ainsi leur réalité la plus intense et la plus condensée jusqu'aux vastes embouchures qui s'ouvrent en clairon sur la mer de la mort, mer plus salée que la Mer Morte...

J'ignore le prix de ces voyages et si même quelque valeur s'attache à leur orientation. Il n'y a que leurs remous sans fond qui me touchent, indépendamment de toute direction. Si les marteaux ne se taisent pas et si l'atroce rumeur persiste à faire tourner les cercles superposés de l'air autour de mon ouïe, c'est qu'ils me sont liés par un oracle éternel, pierre angulaire de mon destin.

Des ruines embrasées dressaient leurs membres sur le ciel, lorsqu'une montagne décharnée me mit au monde, fécondée par la sueur des volcans. Je naquis au milieu de laves bouillonnantes et mes nourrices furent des pierres, dont le sein rugueux s'accordait bien au goût que j'ai pour la roideur. Je suis fils de la pierre; comme elle je suis dur et friable, et c'est pourquoi l'on dit communément que je n'ai pas de cœur. Ni cœur, ni courage! et je suis voué pour la vie et la mort à la louche incertitude des sables mouvants, qui se déplacent comme de fragiles statues de la traîtrise fondant chaque fois entre les doigts de ceux qui les ont façonnées.

Je regarde, j'écoute, je touche et je pressens, avec mes sens que j'ai coutume de comparer à des murailles (ou à des sources) pour insister sur le caractère minéral de leur origine, et pourtant je suis comme un mort ou plutôt comme quelqu'un qui jamais ne serait né. J'adore la fraîcheur des rivières, j'aime le vertige des arbres et la torture des marées, quand l'univers devient une terrible douceur, un charme qui s'envoûte lui-même, une épée d'un métal agréable à toucher, si l'on fait abstraction de son tranchant. Il y a des astres qui me séduisent plus que des femmes; je voudrais les cueillir et me cacher, pour les dévorer secrètement; ils consumeraient ma bouche, et leur goût, rappelant celui du sacrilège, serait le vrai fruit de mes lèvres. J'aimerais jongler avec des animaux, envoyer l'ours blanc dans la forêt humide de l'Amazone, jeter la fourmi rouge à hauteur de la Grande Ourse, tenir le fauve délicatement entre mon pouce et mon index, avant de l'enfoncer profondément dans le sol pour qu'il aille pourrir au Royaume des Taupes. Mais tout cela, pour moi, ce sont des joies abstraites. Je sais bien que toujours je serai comme la pierre, muet comme elle et comme elle immobile, les lentes transformations de mon *internité* n'ayant aucune répercussion sur celles qui prennent pour pilier l'*éternité*.

Et maintenant, je vais écrire une lettre, gardant ce ton de mélopée qui semble bien décidément m'être propre aujourd'hui, une lettre que je ferai porter par le condor des Andes, lorsqu'il sera venu comme d'ordinaire picorer les grains d'étoiles dont je parsème mes tapis:

Mon cher Apollonius,

la chrysalide de l'absolu vient de s'ouvrir, cédant à la poussée de deux jambes blanches: l'espace et le temps. Les deux jambes se sont écartées l'une de l'autre dans deux directions perpendiculaires entre elles, et instantanément j'ai vu le jour, ma vie jaillissant comme une foudre rectiligne de l'angle droit sexuel et s'orientant tout de suite selon la bissectrice.

Il y a peu d'espoir pour la mère, mais les objets vivront de leur vie propre, acquérant un étrange langage dont chaque syllabe correspondra à une parcelle de leur substance. Ainsi nous aurons la saveur de l'amour, l'architecture métaphysique des vertèbres et la colonne d'os et de sang, limite de sueur des idées nues.

Je continuerai comme par le passé à énumérer les marques caractéristiques, les pierres de touche qui permettent de discerner les nervures sensibles de mon cerveau, à savoir:

une métaphysique creuse à laquelle je n'entends goutte (quel diamant fera déborder le vase?);

un calice dont je ne me lasse pas de déguster la lie;

une fausse croyance en la force enchantée de la colère;

et par dessus tout un grand désir de me payer de mots.

Mais les montagnes ccsseront de dresser devant mes yeux leurs vieilles serrures de neige, d'où émanent des fantômes...

Bien à toi

x x x

La lettre écrite, il n'y a plus qu'à l'oublier, car j'ai grand' hâte d'en venir à d'autres réalités, plus substantielles que toutes les billevesées que j'ai l'habitude de conter sur moi-même, billevesées avec lesquelles je joue si volontiers et que j'éprouve un tel plaisir à tourner et retourner, que je devrais plutôt les appeler des *Billes-Versées*.

Il faut donc que je plie bagage et que j'abandonne ce cloaque qui gît au centre de moi-même pour gagner la périphérie, la belle courbe fermée sur laquelle sont construits les objets, rendant mon univers en tous points semblable à la Place Vendôme, dont les objets

que je perçois sont les immeubles rangés en cercle, autour de moi, colonne absurde.

Mais avant de quitter mon refuge central, je dois chanter une chanson :

CHANSON DU CAFARD N'A HOMME (1)

Mât 2 mois zèle: jeune nœud c'est, si jeu d'oie voue dear (2)
que j'œuf fou sème haie queue gens meurent (3)
Vosges ô Lisieux meuh, son si d'où?
caveau (jeûne ou gelée) simple or
île me font mon thé rose yeux
sec homme d'eux bêle scie-rondelles (4)
Mab (5) *hyène Emmy* (6) *cheveux mous rire*
m'Houri-re d'âme, (7) *hourre* (8) *poor* (9) *vous!* (bis)

Je suis prêt maintenant à partir, et devant que les broussailles de la nuit aient étendu leurs tentacules visqueux sur les portions les plus amenuisées de nos chevelures, j'aurai, de mon vol irréversible et fatal, atteint le circuit enchanté, la belle circonférence où s'engendrent les couleurs !



Ce jour-là, noumènes et phénomènes s'étaient donné rendez-vous. Les premiers se reconnaissaient à leur pâleur. Les seconds s'étaient déguisés pour la circonstance en marchands d'oranges, en officiers vaincus, en menu peuple et en gens de police. L'un d'eux faisait des moulinets avec un grand sabre et offrait à chaque spectateur une de ses médailles en échange de sa montre ou d'une poignée d'hosties. Les vieillards

---

(1) Var : Qu'à phrare n'a hum.
(2) (6) (9) (Je parle anglais).
(3) Var. : que je vous aie Mecque Jean meurt
(4) Var. : Secum deux Bayle six-ronds d'aile.
(5) La reine des fées.
(7) *m'houri-re d'âme,* c'est-à-dire me féminiser, devenir houri en prenant contact avec l'idéal immortel de beauté : l'Eternel Féminin.
(8) Français pour « hurrah ».

les plus puants et les femmes les plus pourrissantes s'étaient glissés au premier rang, portant leurs têtes à la main sous forme de tirelires et souriant béatement chaque fois qu'un idiot (il y en a 39 millions en France) introduisait dans l'ouverture de leur boîte cylindrique un vieux jeton en exil d'un tapis vert noyé ou bien une antique médaille romaine portant en effigie le profil rusé d'un imperator.

Les noumènes se tenaient à distance, dédaigneux de ce bas peuple, engoncés dans les vêtements de deuil qu'ils portaient depuis leur mort philosophique, longs et tristes comme d'anciennes images, invisibles pour la tourbe infâme des spectateurs, leurs membres frêles et décharnés se confondant avec les plis de leurs robes de cire, et le visage si émacié qu'ils peuplaient l'air de fers de lance, de sorte que malgré la chaleur étouffante on se fût cru en plein hiver, dans la pureté métaphysique d'une bise coupante.

Une nuée d'affiches multicolores souillait le ciel, pareilles à des viandes de boucherie ruisselantes de viscères, timbrées de caractères comme un bétail marqué au fer rougi à blanc, et leur troupeau tacheté incitait les spectateurs à remuer leurs souvenirs comme une suie intérieure, afin d'attiser dans les sordides cheminées de leurs poitrines le maigre feu de la curiosité.

C'était course de taureaux et, outre les piètres bourgeois chez qui l'annonce de ce spectacle faisait voler la cendre d'ignobles souvenirs (épisodes de caserne, prouesses phalliques ou lambeaux de gloire militaire), les habitants du monde entier s'étaient levés:

l'Europe déclanchait une tempête de poussière en brossant ses habits de gala, et des myriades de chapeaux haut-de-forme échangeaient leurs reflets, de sorte que par une action d'interférence les uns paraissaient ternes comme des blocs de charbon, les autres plus éblouissants que des cylindres de diamant ;

les Esquimaux faisaient fondre d'immenses cubes de glace sur des brasiers qu'ils coloraient en jaune en y jetant des morceaux de phoque salé, et donnaient l'eau fade qu'ils obtenaient ainsi contre les fruits brûlants que les nègres des Tropiques recueillaient en les faisant tomber du zénith lui-même, les nuits d'orage;

les femmes de Port-Vendres et de Manille avaient

des gestes plus pulpeux que la pomme de Newton pour décharger de grands bateaux portant des cargaisons de caresses et des sourires incarnés dans des fruits;

les moulins à prières tournaient vertigineusement au fond des monastères qui sont juchés sur les cimes de l'Himalaya, et leur mouvement de rotation se confondait avec le circuit des aigles guettant leur proie dans les crêtes des Alpes et celui des manèges forains de tous les faubourgs, lancés frénétiquement autour de l'axe commun à ces manifestations diverses d'un unique fait : la vacuité profonde comme le néant qui sert de centre à toutes les actions terrestres, qu'il s'agisse des remous à jamais clos du mysticisme, de la courbe implacable décrite par l'instinct ou de l'affreuse rotondité d'une foule joviale.

Seul le taureau — alors que le pape lui-même du haut de sa chaire avait envoyé un message de bénédiction pour la solennité et que plusieurs rois africains venaient de débarquer au port de Marseille pour assister à la fête, vêtus d'esclaves et de cigares à bagues dorées — seul le taureau dormait au fond d'une chambre noire, ne sachant pas qu'il allait être jeté dans la lande vaste (bornée de quelques planches pourries, mais cependant aussi nettement délimitée que l'orbe immuable du système solaire), vaincu d'avance par les tiges acérées de tous les regards.

Mais il ne s'agissait pas d'un taureau ordinaire.... Quand Prométhée, ayant volé le feu du ciel, eût été cloué sur le sommet du Mont Caucase, semblable au parchemin marqué d'un filigrane de sang que le poignard d'une sorcière fixe à la porte d'une maison pour condamner ses habitants aux pires tortures par contagion de la douleur, et lorsque les Titans, après avoir tenté (à l'aide de quelles magiques échelles ?) d'assaillir le fronton de l'Olympe, eurent été rejetés dans les marécages argileux de l'enfer, — tous ces hommes, que leur constance rapprochait des rochers, s'enfermèrent dans les caves de leur être et, n'étant pas parvenus à détrôner les Dieux par une lutte ouverte, entreprirent de les vaincre par de secrètes incantations. Ayant lu dans l'avenir que les Grecs pour s'emparer de Troie construiraient un jour un grand cheval de bois aux flancs duquel ils se dissimuleraient, ils conçurent un projet analogue pour venir à bout de

Jupiter et de ses acolytes, vieilles culottes de peau et gâteux médaillés dont le joug baveux les avait trop longtemps dégoûtés. Ils eurent l'idée de constituer un taureau géant avec des laves agglomérées. Toutes les puissances infernales seraient contenues dans la chair du monstrueux animal, et, s'ils réussissaient à le faire entrer par traîtrise dans l'Olympe, il suffirait du plus léger contact d'un dieu quelconque avec le pelage de la bête pour que celle-ci déflagre, détruisant temples et dieux.

Ces aventures mythologiques ont été rapportées, dans le langages des urnes, par un thaumaturge romain. Mais il ne nous dit pas ce qu'il advint ni du taureau, ni de l'Olympe, ni des Dieux. Il est probable que, la conspiration ayant échoué, l'animal fut relégué dans la lugubre prison des pourritures, où ne devaient pas tarder à le rejoindre les Titans et les Dieux.

Mais le taureau qui devait être mis à mort en ce jour de chaude liesse, sous les yeux d'un public absolument universel, descendait certainement en ligne directe de ce taureau volcanique que les Titans avaient promis à une si pure destinée...

La preuve en est que ses sabots représentaient aussi équitablement qu'il est possible les quatre éléments: l'un était d'air, l'autre d'eau, le troisième de terre, le quatrième de feu. Ses cornes spirales, enroulées en sens inverse l'une de l'autre, étaient les deux faces du monde: matière et changement. Son ventre remuait régulièrement, pareil au flux et au reflux des nébuleuses, et les taches blanches et brunes de sa robe s'ordonnaient en configurations étranges, algèbre d'étoiles ou échiquier d'idées. Un sang rouge d'une profonde moiteur irriguait les steppes internes de la bête et sa langue blanche d'écume pendait, drapeau du vide hissé sur la poterne de son gosier, non loin des yeux, sombres hallebardiers qui jouaient l'amour aux cartes avant de saouler de vin.

Pour combattre cet animal, on avait fait appeler les plus réputés matadors. Les militaires les plus fameux (des maîtres, en matière de boucherie) avaient voulu s'enrôler, mais on les avait repoussés, parce qu'un matador doit toujours être un artiste. Il s'agissait d'une course de tout premier ordre, dont les organisateurs espéraient tirer des recettes jusqu'alors inconnues; aussi personne ne fut étonné de voir entrer dans l'arè-

ne, à la place des toréadors habituels, tout un groupe d'adroits imbéciles qui portaient, en guise de broderies d'or sur leur costume, une étincelante cuirasse de syllogismes.

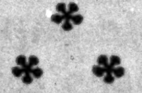
Mais je sens que je suis sur la pente d'une allégorie facile. Le taureau, n'est-ce pas ? c'est la force spontanée de l'homme, l'aspiration vers le sublime qui tire son origine des profondeurs obscures de la naissance du genre humain et fait éclater toute la magnificence de son destin. Les toreros bardés de syllogismes, bonnes gens! ce sont les logiciens aux vues étroites, toujours prêts à étouffer l'élan sacré (comme vous dites), à l'enserrer dans les mille rêts avilissants de leurs doctrines. Quant à la foule, ce sont les hommes, à la fois bourreaux et victimes, fourbes bernés, voleurs volés, aveugles innocents ou bien canailles lucides.... Eh bien! il n'en est pas ainsi.

La preuve en est qu'au moment précis où j'achève ces réflexions la foule, comme par enchantement, vient de se dissiper, laissant le taureau ébloui au milieu de l'arène calcinée, en face d'une quinzaine de magiciens étrusques habilement grimés en toréadors, cependant que, rangées en une quadruple haie, les choses en soi regardent, assises comme de vagues statues sur leurs trônes énigmatiques,

et qu'un très long troupeau de moutons noirs, dont le berger s'insère dans le futur,

passe à travers des portiques,

squelettes blancs des ténèbres.



Autrefois, lorsque j'étais enfant, je me représentais l'âme comme une surface nébuleuse — rappelant par sa forme et sa consistance les crêpes de la micarême ou bien des échaudés (ces pains de nuage que l'on fixe, pour la nourriture, entre les barreaux des cages d'oiseaux) — plan traversé par une longue aiguille d'acier et animé d'un mouvement irrégulier de rotation et de translation, autour et le long de cet axe. J'étais fasciné par cette image qui accompagnait chacune de mes représentations, pareille au *Cogito* de Descartes. Mais aujourd'hui cet objet ne me touche plus et je n'ai d'yeux que pour le merveilleux tau-

reau ,en proie aux mouvements des capes qui sont des courants d'air figés.

La boucherie centrifuge tournait. Quelques combattants se tenaient à une extrémité de l'arène, debout, les genoux protégés par la cape de peau tannée qu'ils laissaient pendre devant eux, comme une toge qu'ils auraient à l'instant dépouillée et qui leur eût construit jusqu'à mi-corps, pour exhausser leur buste, un piédestal de cuir. Le taureau était acculé à la barrière et les combinaisons savantes des toreros autour de lui, leurs positions stratégiques — figures en forme de polygones étoilés à angles variables qui se déplaçaient parfois d'un bout à l'autre de l'arène circulaire — masquaient autant de tentatives pour résoudre la quadrature du cercle. Une trompette aigre comme la mort chantait doucement, et les Bohémiens qui passaient très loin de là, dans l'autre hémisphère, tressaillaient, croyant entendre la voix triste du Sphinx les appeler par-delà les mers, ridiculement disproportionnée avec l'énorme masse du monstre symbolique, comme si sa voix, usée par la pierraille des siècles, s'était réduite au petit bruit d'un pleur d'enfant, venu du fond des millénaires. Mais dans cette anfractuosité rocheuse du passé, à l'aide d'une corde syntaxique, il est nécessaire encore une fois de se glisser...

Jadis, quand les ancêtres les plus lointains des Bohémiens, je veux dire les Atlantes, régnaient encore sur le continent dont ils tiraient des métaux mystérieux (le *fluctuor*, liquide capable d'engendrer ses propres fluctuations, moulées en figures ondoyantes correspondant à la température ambiante et à son sens caché (1); l'*onirolithe*, ou pierre des rêves, dont les gravas pailletés sont les sédiments les plus anciens déposés par le fleuve Gravitation dans le val des Gravités-décolorées), leurs palais ressemblaient à des taureaux au front desquels auraient pointé, telles des cornes, les fumées des autels où se faisaient les sacrifices. Chaque année des milliers de filles et de garçons étaient égorgés et brûlés, pour que leur sang aille enrichir la chair exquise de la substance, dont les cuis-

(1) A 100°, un sexe féminin; à 0°, une forêt; à — 273° (le zéro absolu) un sarcophage.

ses déliées s'agitaient comme des paroles de femmes. L'hiver arrivait, trainant sa coutellerie de neige, et lorsque les knouts du vent avaient cessé de martyriser les arbres qu'ils affinaient dans leur laminoir d'acier, les couleurs revenaient, le printemps éclatait, comme la torride carrière de marbre qui s'ouvre d'un seul coup devant les pas du voyageur, et les victimes des sacrifices remontaient des entrailles sulfureuses de la terre, le front couronné de serpents et la langue devenue minerai de malédictions. Leurs imprécations montaient jusqu'aux astres sous la forme de nuages méphitiques, et les météores les plus dangereux, pendant un mois, ravageaient le pays. Pour apaiser les cieux, il fallait un autre sacrifice. De nouvelles victimes allaient rejoindre les premières, et le grand orgue des clameurs s'augmentait d'année en année de plus sanglantes rébellions.

Mais depuis trop longtemps l'empire des Atlantes creusait ainsi sa fosse; fatalement il devait y tomber, tué par sa propre cruauté. Il advint en effet que la poutre des cris devint d'une force si terrible, qu'un jour elle heurta le soleil (les taches noires qu'on observe aujourd'hui sur cet astre ne sont que les traces de ce choc, les débris de la poutre brûlée). Le soleil blessé convia les éléments à le venger. Un déluge d'eau et de feu s'abattit sur les Atlantes, aussi bien bourreaux que victimes, et tout-à-coup les oiseaux qui volent le plus haut dans les airs virent la totalité du continent osciller, puis tomber à genoux dans l'Océan, comme un taureau que frappe la foudre.

Il ne resta que peu d'Atlantes et (hormis ceux qui remontent parfois dans le sillage des paquebots pour vendre aux passagers des coquillages en forme de cornes enroulées) nous ne connaissons parmi leurs descendants que les peuplades mal définies qui bâtirent les édifices de brique du Yucatan, et que les Bohémiens, ces roues vivantes qui parcourent le monde avec leurs instruments de musique, leurs enfants et leurs bêtes, montrant encore dans les tarots le dernier vestige de leur origine, la lame qu'ils appellent: *Tour Foudroyée*.

Cependant le combat continuait dans l'arène et pour en prévoir l'issue il n'était pas nécessaire de faire appel à la Sybille-dompteuse-des-Fulgurantes-Messes-

Noires, pas plus qu'à un quelconque prospecteur de bonne aventure. Le taureau, harassé, ne comprenant rien à la mathématique active qui se jouait autour de lui, déjà se préparait à mourir. Les pâtres des montagnes commençaient à rassembler leurs troupeaux, les ramenant à l'étable pour les protéger contre les conséquences possibles de cet évènement, et les moraines des glaciers elles-mêmes, silencieuses pierres tombales qui écrivent en caractères runiques l'histoire des neiges éternelles, les blocs erratiques qui se dressent dans les champs froids et désolés comme des menhirs renversés par des fous ou les gestes oblongs d'un faux prophète, toutes ces pierres semblables à des animaux à cause de leurs veines métalliques gonflées du sang des lunaisons, docilement suivirent le pâtre et se mêlèrent aux moutons.

Car le taureau allait vraiment mourir. Il restait immobile, comme une roche formée de bave opaque et de chair douce prisonnières dans une maçonnerie de silence, et son corps était traversé par une constellation d'épées. A la remorque de son cou, d'où s'échappaient deux banderilles enrubannées d'objets d'utilité courante qui n'étaient autres que des abstractions personnifiées (Machine à coudre = Vengance, — Semelle de feutre = Raison, — Soufflet de forge = Clarté), sa peau, tressaillant légèrement, secouait les lames qui la perçaient, pareilles à des jets rectilignes de sang blanchi solidifié ou bien à ces rigides concrétions lumineuses qu'on place dans la main droite des statues de Jupiter pour figurer la foudre.

Au dernier moment, alors qu'il meuglait, croyant peut-être que ses meuglements seraient les trompettes qui feraient crouler la Jéricho de brume qui voilait son regard, on put voir du côté de l'Asie un cercle d'ossements et d'oriflammes tartares qui dans une plaine gelée surmontait la dépouille d'un vieil âne mort. Dans un village italien, perché au sommet d'une colline dont les points de direction s'étaient lentement cristallisés en lames d'ardoise et angles de maisons, un singe faisait des tours, tandis que couraient des voleurs et que les persiennes, squelettes poussiéreux du soleil, battaient. En Afrique, une caravane passait, vendant des prostituées, des honneurs civiques, la poudre du pétomane et le moyen infaillible de gagner à la Bourse.

Mais tout cela n'est rien auprès de ce qui se passa quand le taureau fut mort. Pour pouvoir apprécier à sa juste valeur la portée considérable de cet évènement il faut d'abord savoir exactement quelle était la véritable identité de ce taureau.

J'ai dit plus haut que ce taureau descendait de celui qu'avaient fabriqué les Titans, et qu'il avait aussi des rapports avec les Atlantes, les Gitanos et les anciens habitants de l'Amérique Centrale. Remarquons tout d'abord que les quatre mots Titan, Atlante, Gitan et Yucatan, ont une syllabe commune: *tan* (1). Ceci doit nous permettre d'échafauder de multiples conjectures. Toutefois, l'hypothèse la plus plausible est que nous nous trouvons en présence d'un mythe solaire.

Comme chacun sait, d'après Max Müller et un grand nombre de mythographes des plus autorisés, les premiers dieux ne sont que des forces naturelles personnifiées et les mythes, des métaphores concrétisées, c'est-à-dire des figures de langage ayant rencontré un crédit tel que, de termes figurés, elles sont devenues termes propres, les hommes finissant par croire à leur réalité.

Or le mouvement du soleil est tout à fait semblable à celui d'un taureau, quand il sort de son toril d'aube, lutte tout le jour contre les nuages et, succombant à leurs mouvantes embûches, ne tarde pas à tomber dans la nuit.

D'autre part nous savons qu'à l'origine le culte du soleil et celui du taureau étaient des cultes phalliques, l'astre et la bête représentant au même titre le principe mâle de la génération. Notre animal est donc certainement aussi un mythe phallique. Mais nous devons faire remarquer qu'étant un mythe il est nécessairement une métaphore, c'est-à-dire rien, un jeu d'esprit, un petit tournoiement de langue dans une bouche humaine, dont la concavité sonore marque si bien le néant.

Ce taureau était donc le néant, une pure baudruche

---

(1) ou *tlan*. Notons en passant que le mot « taureau » peut s'exprimer par les deux lettres grecques *tau* et *ro*, dont la première n'est autre que le *Tau* magique des Egyptiens, lettre de Tôth et TeuTaTès.

métaphysique gonflée en forme de sexe masculin, et rien d'étonnant à ce que, pour contempler sa mort, noumènes et phénomènes eussent pris la peine de se déranger, ainsi qu'une foule d'imbéciles, deux chaînes de montagne en toilette de soirée et une demi-douzaine de spectacles.

Mais le condor des Andes qui est mon messager vient de me suggérer une autre hypothèse...

Tout le monde a vu dans la Grande Revue des Folies-Bergère ce tableau où sur la scène est une épée dont la garde est formée de femmes nues. Nul doute que celui qui eut l'idée de ce tableau n'ait d'abord songé inconsciemment à cette expression : une *épée nue*.

Voici donc un exemple de métaphore devenue vraiment concrète (de chair et d'os, comme disent si bien les réclames de la revue), ayant pris corps dans la réalité matérielle et non pas dans la simple imagination des hommes. Notre taureau, s'il est encore une métaphore, n'a donc plus rien à voir avec le néant, puisque le voilà transformé en créature bel et bien vivante, qui ne se distingue des femmes nues qu'en ce qu'au lieu de constituer une épée il en a plusieurs plantées dans le corps et qu'en ce qu'il meurt, au lieu de se pâmer avec la grâce du plâtre qui s'écaille. Mais toute notre première explication se trouve du coup annihilée, et il faut alors admettre que le ban et l'arrière-ban des principes métaphysiques se sont déplacés, non pas pour voir disparaître l'un des leurs, mais parce que la mort d'une simple créature vivante est un événement qui mérite bien ce dérangement, puisque tout se trouve remis en question par ce minuscule point noir qui se mêle aux mouches du sommeil, quand les chevelures sèchent tristement, pendues aux tringles des fenêtres, tandis que brûlent en escarbilles les chairs aveugles. (1)

(1) Une troisième hypothèse peut être encore envisagée. Les mythes sont des symboles grossiers, des véhicules de vérités que certains tiennent pour nulles. Le taureau, étant un mythe, se trouve alors changé en corbillard, véhicule du néant. Les cornes se cabrent, beaux chevaux empanachés traînant ce merveilleux cadavre : sa colonne dorsale horizontale dont chaque vertèbre est le chaînon d'une tradition.

Toujours est-il que le taureau venait de mourir.

Les toreros, après lui avoir piqué dans le col des aiguilles aimantées destinées à l'attirer dans les sombres pièges que lui tendaient leurs jarrets souples comme l'acier, avaient achevé de l'égarer en faisant surgir devant lui sous l'espèce de mirages:

un cortège de moines rouges accompagnant un condamné avec des torches allumées,

une tribu de Peaux-Rouges dansant la danse du scalp autour d'un prisonnier,

la comète écarlate qui survole les villes pour y semer la peste,

et la Mer Rouge enfin, coupée par un profond ravin, mais prête à engloutir le taureau en même temps que les Egyptiens.

Puis ils l'avaient percé de tiges métalliques qui brûlaient ses viscères de leurs feux congelés. Le soleil persistait à projeter les rayons qu'il avait affûtés sur sa meule, mais la couleur du jour montrait nettement que tout était fini.

La bête avait d'abord fléchi les genoux, secoué ses cornes qui tranchaient l'air, pareilles au vol d'un oiseau maléfique, puis s'était écroulée comme un régime conservateur sous les coups d'une révolution ou la locomotive qui rencontre sous la forme d'une pièce de bois la haine têtue du saboteur.

La vie avait abandonné peu à peu ce beau flanc, plein comme un œuf de pourpre spécialement préparé pour le dimanche de Pâques ou comme la courbe qui exprime la chute d'un fruit mûr. Il ne restait plus qu'une masse inerte de ce que naguère animaient tant de marées, et les membres élémentaires gisaient, segments jetés à bras rompus, non loin d'une pyramide de sel. Les quinze magiciens étrusques, s'étant débarrassés de leurs vêtements de toréadors, avaient capturé, au moyen d'un lasso fait avec les bandelettes d'une momie que leur avait cédée, en échange d'un peu de pain, la fille d'un Pharaon enfuie avec un montreur d'ours, quatre magnifiques chevaux, plus noirs et plus furieux que ceux du char de Phaéton, et ils les reliaient aux sabots du taureau avec des filaments de plantes sauvages, afin que fût entraînée, vers la boucherie dont l'étal s'ouvrait au couchant, la dépouille poussiéreuse de ce mythe solaire.

Déjà le plus âgé et le plus sale d'entre eux, après

avoir sorti de sa poche un couteau de tranchée rouillé et hésité longuement entre les diverses lames (le tire-bouchon, la scie mécanique, la hie de paveur, la hache de bûcheron et la machine à décerveler les ananas) coupait rapidement la queue de l'animal et la lançait en l'air.

Mais
il ne remarqua pas
que, tandis
que tous les objets actuellement existants,
lancés dans l'arène pour la gloire des toréadors,
s'abaissaient jusqu'au niveau du sol,
la queue restait fixée entre terre et ciel,
chevelure bestiale orientée vers le Nord.

Ce fut le premier signe de la grande débâcle:

une mèche bleue fit sauter la poudrière du jour;
les noumènes s'enfoncèrent lentement dans la brume qu'ils laissèrent à jamais marquée de déchirures bizarres, portes encore ouvertes et couloirs inconnus;
les phénomènes se fracassèrent. On vit des lacs alpestres faire l'amour avec des cabanes à lapins, et les enfants qu'ils engendraient mouraient tous après avoir gravi l'Himalaya. Plusieurs chemins de fer ayant chargé des voyageurs au départ ne les rendirent pas à l'arrivée; on en conclut qu'ils les avaient dévorés. Des passages à niveau se marièrent bourgeoisement avec des guéridons Louis-Philippe, et leur postérité n'avait qu'un seul œil, en forme de dessus de piano;
la causalité s'enfuit à tire-d'ailes, (1) poursuivie par l'espace et le temps qui, voulant faire la traite des blanches, (2) menaçaient de la séquestrer et de lui faire subir les plus odieuses violences;
les criminels léguaient des fortunes mal acquises aux barreaux de leurs prisons;
le carbonate de calcium se déployait, changé en éventail après avoir giflé le double-six d'un vieux jeu de dominos;
les fourneaux à gaz s'arc-boutaient sur leurs pieds

---

(1) Elle fut remplacée par la *cause-alitée*, principe des causes malades, détraquées.

(2) Entraînés par le mauvais exemple de la Substance, souteneur des attributs.

de taureau, menaçant de leurs cornes de flamme les téméraires qui osaient essayer de les domestiquer;

les papiers tue-mouches se révoltèrent et devinrent papiers tue-hommes;

la pesanteur s'évanouissant, des pachydermes s'endormaient dans les nuages, mais ils se réveillaient moustiques et tombaient sur le sol comme des balles de plomb;

dix mille oiseaux qui n'étaient autres que des carabines à répétition fientèrent tant d'or et de matières précieuses que pour exploiter ce prodigieux guano il se forma un syndicat mondial qui comprit bientôt toutes les armoires à glace;

les machines à écrire, non contentes d'habiter les huttes des oasis, s'amusaient à déterrer les morts pour connaître leur histoire, rien qu'en observant la disposition du clavier de leurs os;

des migrations d'objets s'opéraient d'astre en astre; on signalait une horde de pendules marines vers Aldebaran, tout un cortège de carrelages de cuisine en marche sur Sirius.

Il n'y avait plus ni ordre ni contrainte, l'univers en guenilles pendait, et les évènements passés ou futurs se présentaient ensemble, embrochés sur le pal de l'histoire.

L'anthropophagie des premiers temps de l'âge de pierre s'était installée à Paris, sur les grands boulevards. L'homme des cavernes buvait des bocks, coupait les vitrines au silex, et le mammouth broutait les applaudissements qui s'envolaient de l'Opéra, saluant le sac de Rome par les Gaulois.

Au rond-point des Champs-Elysées, en même temps que César vainquait Pompée dans les Champs de Pharsale, Charles-Martel battait les Maures près de Poitiers, la Saint-Barthélemy noyait dans le bruit de ses cloches les malédictions des Protestants, et tandis que Jeanne d'Arc, au milieu d'une armée d'Asiatiques qui venaient d'abattre sous leurs obus l'impérialisme d'Occident, noircissait en se déformant dans les flammes comme l'âme souillée d'un vieux canon de bronze ou les crevés ornant les manches d'un lansquenet de Charles-Quint, Héliogabale, métamorphosé par ses barbiers, prostituait son corps d'impératrice et Saint-Just, hissé sur une Babel de lois, livrait sa tête que le cou-

peret faisait tomber verticalement, comme le poids fatidique d'une horloge de sang.

Cependant le désastre tirait à sa fin :
les temps des verbes se mutinaient, las d'être portés par les vaisseaux fragiles des phrases, sur les mers sans limites du langage; ils mettaient sac à terre et jetaient froidement à l'eau les plus respectés de leurs officiers substantifs.

Je viens d'apprendre ainsi la disparition d'un grand nombre de mots; il n'y a plus guère que le présent de l'indicatif qui soit valable, bon et fidèle serviteur que je vais décorer.

Je ne sais plus à peu près dire que cela:

L'étal trouble des graves
l'étal trouble des graves
plus de relations quand on est mort
plus de visites de l'univers
l'Absolu
quelle piste y est tracée?

Une étrange sensation me lancine la tête; c'est comme les coups de marteau dont je parle plus haut. Que devient le bruit des saisons ? Je crois qu'il est saoul. Divers insectes me taraudent. Aïe ! Aïe ! Aïe ! J'ai-t-y mal, j'ai-t-y mal... C'est comme si on prend la pierre du muscle et la mange avec des feuilles de chêne. Je vois les pavés qui portent le long des rues désertes les plus belles meurtrissures de l'amour. Où est le jardin d'aveugles, la lampe qui se dresse au centre de la table familiale, le martinet pieuvre au mur et saule qui pleure sur une Ophélie blanche de plâtre? Mais le concert redouble. Les tournesols pourrissent dans les cimetières. Une pioche, sûrement, me cogne la tête. Ouvriers carriers, vous êtes mes camarades, mais nom de Dieu que vous me faites mal ! Je suis pareil au taureau. Mon ventre est chargé d'épées comme celui de beaucoup d'autres l'est de tranchées. Je ne sais plus ce que c'est. La nourriture, la matière, le soleil. J'aime la bouche fardée des mots. C'est une raison majeure. Les travailleurs font bien du bruit ce soir dans l'usine d'ossements blancs qui s'adosse au flanc de la montagne. J'entends leurs marteaux-pilons. Ils con-

cassent mes vertèbres. Je ne suis pas le taureau. Alors où suis-je ?

Pyrotechnies.

Ah ! j'y suis... c'est la Commune. Le peintre Courbet vient de me renverser, et je gis à terre cassé en plusieurs morceaux pareils à des écailles de vieux serpent, moi, la Colonne Vendôme...

Paris, septembre 1926

Michel LEIRIS.

Eaux Mortes

... Au beau temps, parfois, une gamine apportait des fleurs qu'elle avait cueillies de l'autre côté de l'étang, et les enfants s'émerveillaient d'une bête à bon Dieu restée dans le bouquet. On lui chantait:
« Calinette, calinette, enseigne-moi le chemin du ciel...

Et, brusquement, du grain de corail qui grimpait sur un index tendu, des ailes sortaient. La coccinelle s'élançait, mais les enfants savaient qu'elle ne pouvait passer l'eau. Certaines revenaient se poser sur les brins d'herbe salée, et le vent les emportait. D'autres se noyaient à leur première tentative d'évasion.

... Les nuits d'hiver, la mère et la fille, serrées l'une contre l'autre dans leur lit étroit, entendaient les cris qui signalaient le passage des vols de courlis;

« Oïga, Paquita. »

Les oiseaux chuchotaient, se répondaient... Un long signal, presque un chant, soulignait un envol. Certains soirs, ils restaient longtemps sur La Nadière. On les devinait là, tout près. Ils s'appelaient d'un toit à l'autre, dans le noir; ils se parlaient, comme s'ils voulaient se garder éveillés, pour ne pas succomber à la fatigue après la longue étape; comme s'ils avaient peur de ne plus pouvoir repartir, de mourir dans ce désert d'eau et d'ombre. Leurs appels rauques lacéraient la nuit d'angoisse et de désir, lançaient par dessus l'étang endormi des antennes de départ. Et dans l'obscurité de la cabane, si petite au milieu de l'eau morte, les deux paires d'yeux semblables restaient ouverts, larges, pour deviner à travers les minces murs, ces évasions qui chantaient vers le sud.

« Escucha ! Consuelo... Ils s'en vont... Demain... qui sait? ils se poseront peut-être sur le toit de « la » maison, à Villagoyosa. »

Les courlis s'éloignaient... Derrière eux, lentement

s'effaçait le sillage de leurs cris qui se dissolvaient, comme des perles de clarté, dans les ténèbres.

« Villagoyosa ! répétait la mère...

Et le vent qui passait sous la porte, paraissait plus froid quand la chaleur de ce nom s'éteignait.

Aux longs crépuscules de décembre, la mère et l'enfant guettaient, au bout de la passerelle, l'instant où le phare commencerait à briller. Le chemin d'eau qui glissait de l'étang vers la silhouette lointaine du port devenait plus sombre à chaque minute sous le ciel pâle. On ne pouvait jamais voir l'étincelle à la seconde exacte où elle s'allumait. Tout à coup on la voyait incertaine et clignotante, mais on devinait qu'elle vivait déjà depuis quelques minutes, confondue avec les dernières flammes du jour. La lueur paraissait s'alimenter de nuit, plus précise, plus chaude à mesure que La Nadière se tassait sous des ténèbres plus épaisses. Et quand rien ne vivait plus qu'elle, elle jouait avec ses reflets. Elle semait le long du canal, là-bas, des relais de flamme: les lampadaires plus faibles, qui s'allumaient bien après le premier signal du phare. Quand l'eau de l'étang reflétait assez de nuit, le doigt de lumière y traçait une longue trainée brillante, sillage fictif d'un départ illuminé. Et, au bout de ce geste, précis comme un appel, s'ouvrait le port.

Rentrée chez elle, l'espagnole, avec ses beaux yeux sombres répétait le clignement du phare: deux battements légers des paupières, la demi clarté d'un regard. Puis, la nuit. Puis, larges ouvertes, les pupilles éclatantes, pendant trois secondes, appelaient dans l'eau du miroir, avec un reflet d'argent posé dans l'iris. Deux battements, un silence, un long regard....

Un matin Paquita se réveilla seule. Le chapelet de sa mère entourait en sautoir la statue de la sainte Vierge, sur la cheminée. La fugitive l'avait probablement laissé pour protéger et consoler l'attente de la petite fille, mais elle avait emporté ses médailles bénites et le plus beau de ses châles fleuris. Paquita resta sur son lit, assise de longues heures, attendant patiemment un retour dont elle ne doutait pas. Quand elle eut faim elle se mit à pleurer. Le soir seulement les pêcheurs se rappelèrent qu'un bateau avait quitté le Port dans la nuit.

« Et tu te souviens? disait la femme du Grand Déza à la Jeanne du Rouquet, que nous l'avons vue un jour

avec cet espagnol du « Torino », en revenant des oranges?

et tapotant les joues de la petite qui, les yeux levés, la regardait, avide de savoir:

« Ne pleure pas, va, petite. Pour ce que tu as perdu...

Perdue! le mot impitoyable arracha d'un coup les images sous lesquelles l'enfant avait caché sa crainte toute la journée... Sa mère était perdue... perdue.

Alors elle pleura, sans cris, comme elle n'avait jamais pleuré.

*
* *

Les crépuscules se succédaient sur la face de l'étang. Ils passaient, tous différents, parfois dorés comme des fleurs de soleil au cœur noir, coupées et flottant sur l'eau, parfois rouges comme des œillets pourpres. Tout fleurissait cette surface ingrate où Paquita cherchait le bettou qui lui porterait le bonheur. Les petites barques fondaient dans le soir. Seul le mouvement des rames décelait bientôt leur place, par un bruit doux comme un froissement de soie. La nuit resserrait encore l'étroit ilôt de maisons. D'un seuil à l'autre, des voix échangeaient des mots, des mots qui hésitaient et tremblaient dans le noir comme pour chercher un secours avant la traversée de la nuit. Lorsque le marin soufflait, l'étang se gonflait du rauque affolement des vagues qui s'acharnaient au loin contre des rocs perdus, et jetait au seuil des maisons une menace sourde et contenue que les cabanes amplifiaient comme une caisse de résonnance. Ces soirs-là, le marin éveillait dans l'ombre les mêmes mots apeurés:

« Cette pauvre Léontine...

— Je l'ai connue, moi, disait une voix de vieux. Elle était mariée depuis trois ans quand c'est arrivé. C'était son second petit; il n'avait pas tout à fait un an... »

Et le vent emportait sur l'étang les images que ressuscitaient les voix:

« C'était venu sans qu'on s'en doute, ce coup de mer. L'eau avait arraché les portes... La mère ne s'en est pas aperçue tout de suite que le berceau n'y était plus. Et rien à faire pour le chercher: on n'aurait pas fait dix mètres sur les bettous... Et puis on n'y voyait rien de rien... On l'a retrouvé le lendemain du côté de Rémoulis... »

Chaque heure posait, instable, sur le sol incertain.

Par les plus belles nuits d'été, quand l'almanach promettait des pluies d'étoiles filantes et que la chaleur du jour pesait encore dans les maisons basses, les filles s'allongeaient au bord de l'eau sur les tramails roulés; les garçons, dans leur chemise sans manches et leur pantalon de toile, restaient debout pour offrir une plus grande surface de leurs corps au moindre souffle frais venu de l'étang. Les femmes restaient au seuil de leur porte, surveillant la respiration des enfants qui, dans leurs lits étroits feignaient de dormir. Alors naissaient de merveilleuses histoires. Habituées à se héler de barque en barque, toutes ces voix portaient jusqu'au groupe le plus éloigné. Les hommes évoquaient l'un pour l'autre de lointaines escales. Les noms les plus sonores et les plus doux passaient, mêlés sans vain souci géographique, chacun paré d'un souvenir de matelot qui le marquait d'un caractère de courte halte. Entre deux récits se creusait un trou de silence où coulaient doucement des chuchotements d'amoureux et de clapotement des vagues. Puis, revenus des lointaines plages du passé, d'autres souvenirs abordaient. Tantôt la voix brutale du Grand Déza les arrachait violemment à la nuit, tantôt ils apparaissaient par saccades: la voix hésitante du Rouquet semblait les chercher à tâtons. Mais quand parlait Léotard ils émergeaient de l'ombre comme une voile solitaire que l'aube et l'aurore recréent amoureusement avec des caresses de lumière. Et quand il se taisait, seul vivait le bruit des vagues. Au-delà de leur regard les hommes regardaient s'effacer des sillages...

Les femmes songeaient à certains mots de leurs nuits; à des caresses qui leur avaient paru étranges. Quels rêves, quelles femmes d'ailleurs étreignaient-ils alors?

La Régine, qui avait connu d'autres hommes avant le Grand Déza rageait:

« Fichez-nous donc la paix avec vos histoires de par là-bas. Vous n'étiez pas dégoutés de faire l'amour avec ces négresses sans nez ou ces jaunes aux yeux de travers qu'on leur donnerait le bon Dieu sans confession. »

Les autres femmes riaient, d'un rire trop fort, qui sonnait faux. Les hommes haussaient les épaules:

« C'est comme celui qui n'a pas fait la guerre avait dit un jour Léotard, il ne peut pas comprendre. Tout çà, ça ne peut pas s'expliquer. »

Et, de l'autre côté de la nuit, le regard des mâles rejoignait un monde où la vie prenait tous les visages du désir; un monde où se discernait mal le rêve du réel. Tantôt ils cherchaient avec obstination dans un fouillis d'images; un nom de bâtiment en lettres bleues, des mouches sur une table de lupanar, des plantes bizarres, un air de boite à musique, un rire canaille de femme, une aube glacée de départ... tournaient sous leurs paupières; mais ce qu'ils cherchaient sans le savoir, ce qu'ils souffraient de ne pouvoir assez souvent retrouver c'était l'émotion irremplaçable, l'exaltation qui les avaient un instant révélés à eux-mêmes et dont ces images n'étaient que l'affabulation.

Mais, certains soirs, un peu plus d'éther ou d'iode dans le vent, un cri inattendu de foulque dans les roseaux de Sainte Lucie, un clapotement particulier de l'eau contre les bettous éveillait spontanément l'écho d'un silence perdu, la pulsation d'une coulée de désir, l'impulsion d'un geste de meurtre dans une chambre d'escale... et c'était soudain, magiquement dépouillé de nuit et de feuillage, le jaillissement d'une source, la résurrection d'un instant sans limites où l'homme plongeait comme au cœur de sa vie.

Ils happaient tout ce qui se présentait d'autrefois et d'ailleurs. Ils tâchaient de ne rien oublier. Ce nom étrange d'instrument de musique, entendu un soir de bordée?

« Y a rien à faire! disait Le Rouquet. Je peux pas me rappeler. »

Il s'acharnait à le retrouver...

« Qu'est-ce que ça fait? disait une voix ».

Découragé, il n'insistait pas. Mais il sentait confusément que rien n'était insignifiant des choses évoquées. Ce nom oublié... C'était peut-être lui qui allait ranimer une joie ou une douleur perdue.

Et toujours se mêlait à la moindre des phrases l'incantation des noms propres: Brindisi, Stamboul, Port-Saïd, Djibouti... Les femmes et les jeunes filles les recevaient comme un chapelet chatoyant et précieux que les hommes leur auraient rapporté en cadeau de leurs envolées à travers les océans. Ces syllabes contenaient l'essence de tous les pays qu'elles ne verraient

jamais. Elles les prononçaient à leur tour, mêlant les îles d'Océanie aux ports méditerranéens, indécises dans leur voyage sentimental mais si tendues qu'elles étreignaient le monde d'un seul rêve. Un monde qu'elles imaginaient avec des ciels de carte postale, des paysages hétéroclites où, sous de grands feuillages anonymes des amoureux tirés à quatre épingles s'embrassaient sur la bouche... Ou bien c'était, dans un port plein de soleil et de mâts, des femmes agitant des mouchoirs et des marins sur un pont, jetant des baisers... Et c'était aussi des villes qui toutes ressemblaient à Narbonne, la seule qu'elles connaissaient, mais plus belles, avec de luxueuses vitrines et des « Magasins du Bon Marché » immenses, multicolores, pleins de musique où l'on soldait pour presque rien des choses splendides,....

Paquita évoquait les pays lointains avec les couleurs vives des cartes de son atlas. Ils vivaient, puzzle défait à son gré, puis reconstruit au hasard des itinéraires que les marins avaient suivis. Les récits se classaient, se détruisaient l'un l'autre, les noms restaient dans l'air, s'appelant par leurs sonorités mal éteintes, redits quelquefois dans les chambres ouvertes par les enfants couchés qui voulaient se les rendre familiers et protecteurs. Paquita les sentait vibrer vers le ciel, salués par les traits brillants des chutes d'étoiles, par le halètement lumineux du phare. Ils devenaient de plus en plus pressants, de plus en plus serrés dans leur condensation plus expressive à mesure que la nuit s'avançait. Et la petite fille sentait enfin le village s'émouvoir sur son rocher, osciller à l'appel du flot, avalé par l'aspiration de la mer, comme s'il soulevait après des siècles, son ancre scellée. Et, fermant les yeux, par tout son corps, elle partait avec l'îlot et toutes ses maisons vers un voyage qui effleurait tous les noms.

*
* *

... Les petites filles qui faisaient tourner la corde chantaient :

Assise à l'abri du bois,
Un, deux, trois;
J'entendis une voix douce,
Qui me dit tout doucement,
Un, deux, trois;

Relève-toi fillette
Assise sur l'herbette,
Quitte tes parents
Et va dans un couvent;
Un, deux, trois.
J'ai ça dans la tête:
Je veux me faire sainte,
J'ai çà dans le cœur,
Je veux me faire sœur...

Et, tout en dansant dans la corde, Paquita faisait des rêves pieux...

Une bande de gamins surgit au tournant de la rue:

« Un noyé ! Il y a un noyé!

La corde fouetta les jambes de Paquita:

« Qui est-ce ?

« C'est le chef pilote qui l'a trouvé ce matin à sept heures. Personne ne le connaît.

Anne demande :

« Il est jeune?

« De trente à trente cinq ans... Il est presque tout nu; c'est les vagues qui l'ont déshabillé... »

Paquita écoute, figée. Les plus âgées des filles, qui ont entendu maintes fois des histoires semblables, demandent:

« Il y a longtemps qu'il était dans l'eau ?

Et le garçon, avec une moue:

« Il est bien changé.

« On dit que les vagues les rejettent le troisième ou le neuvième jour...

« On va le voir ?

Les garçons prennent les devants. Paquita suit, hésitante, crispée, retenant à demi ses cousins avides de voir. La plage est très loin de l'école. Le village entouré par l'étang et des marécages, allonge jusqu'au phare, le long du canal, un cordon de maisons basses. Les enfants vont, sur le chemin chauffé à blanc, croisent des groupes qui s'en retournent en gesticulant. De loin en loin un myrtier maigre, un tamarin tordu et poussiéreux... Sur l'eau... seule, comme abandonnée, la drague. De temps à autre, des enfants s'échappent du groupe en courant, jouent à saute mouton avec les bornes d'amarre. Les fillettes sont loin maintenant, derrière... Les grandes parlent des morts, de la mort, si différentes de ce qu'elles étaient l'heure d'avant,

dans la cour de l'école. Celle qui parle baisse quelquefois la voix, et sa voix devient soudain plus grave; et sur son visage d'enfant passe un instant le masque de ses quarante ans. Paquita écoute; cette angoisse qui serre sa gorge de plus en plus fort à mesure qu'elle approche du mort, elle ne sait pas ce que c'est, et elle a peur. Les garçons sont loin, à présent, vers le phare. Pas un feuillage vrai, pas une ombre vivante dans cette immobilité de soleil et d'eau au dessus de laquelle plane une odeur de vase, d'oranges pourries et d'iode. Passées les dernières maisons, avant le môle, un groupe noir apparaît, au bord de la plage, parmi les algues du dernier coup de mer. Près du groupe les filles hésitent... L'une d'elles saisit le bras de Paquita, serre, s'arrête :

« Tu n'as jamais vu de mort, Paquita?

« Non. »

Elles se regardent, puis s'avancent à petits pas...

Le cadavre reste sans défense devant tous ces yeux, comme il fut sans défense au gré des vagues devant les poissons qui laissèrent sur sa chair l'empreinte de leur bouche ronde. Paquita se perd dans la contemplation des détails qu'elle a entendus évoquer cent fois aux récits du soir de La Nadière: cette barbe et ces cheveux qui ont poussé dans l'eau salée, ces pauvres bras immobiles qui n'ont pas pu soutenir leur effort contre la vague, ces yeux qui regardent ailleurs... Elle tremble de pitié et d'horreur. Autour d'elle se croisent des mots indifférents:

« C'est peut-être un suicidé...

« Il y a au moins trois jours qu'il est dans l'eau...

« Je ne voudrais pas mourir comme çà, murmure Anne, serrée contre Paquita.

« Mais les vrais morts, dit Paquita, on leur ferme les yeux et la bouche... Et on leur met un beau costume !

« Oui; c'est sa mère qu'il faudrait, ou sa bonne amie... J'en ai vu un, une fois: il avait l'air de dormir. Celui-là, il a l'air d'avoir mal encore. »

Paquita voudrait éviter à cette chair les soufflets froids des vagues. Elle sent confusément que ce corps n'a pas semé la trace de douleur qui le relierait au sol qu'il a quitté. La peine qui doit venir de ce mort n'a pas trouvé l'être sur qui elle devrait se poser. Elle plane autour de lui, incertaine, puis revient, lourde,

au front froid qui reste seul à la porter. Quelque part, au delà du cercle d'horizon qui emprisonne cette peine, l'homme est encore vivant dans le regard de tout ce qu'il aimait...

« Il était mortel, dit la grande camarade de Paquita. Nous sommes tous mortels. »

Et, étendant la paume de sa main, largement ouverte :

« Tiens, regarde. »

Son index suivait les brisures des lignes qui dessinaient un M dans sa chair tendre. Paquita interrogeait des yeux...

« M, dit l'autre, ça veut dire mort. Je suis mortelle, tu vois, c'est écrit là. »

Paquita regardait sa propre main :

« Et moi ? est-ce que je l'ai aussi, moi ? et son doigt essayait de limiter dans l'entrelacs des signes la lettre fatale...

« Oui, toi, toi aussi ! tout le monde.

« Tout le monde ?

« Non, se reprit Jeannette, à voix basse. Il y a des hommes, dans un pays où mon père est allé, qui ont un V dans le creux de la main, et non un M... Un V, ça veut dire Vie éternelle. Ils ne meurent jamais. Seulement, ils changent de pays de temps en temps pour que personne ne sache leur secret. Les autres hommes seraient trop jaloux...

Paquita rêve :

« Un V ? moi aussi j'en ai un...

« Bête ! c'est le milieu de ton M.

« Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! dit Paquita, prête à pleurer; je ne suis pas mortelle...

Le vent s'est levé, rabattant le sable le long du cadavre que, peu à peu les spectateurs abandonnent. Les fillettes partent, leurs jambes nues fouettées par les embruns que soulève le Marin, les dents serrées pour arrêter la poussière de sable que l'air humide et salé colle sur leurs lèvres et sur leurs joues....

Arrivée à La Nadière, Paquita crache, souffle comme un chat :

« Ce vent m'a fait manger de la terre..

« Le proverbe dit qu'il faut manger un plein sac de terre avant de retourner à la terre, répond sa tante en riant. »

Alors Paquita éclate en sanglots :

« Je ne veux pas mourir, moi; je ne veux pas mourir. »

Sa tante hausse les épaules:

« Tu es toujours la même folle, ma pauvre petite. Si on ne mourrait pas, on serait malheureux. Voudrais tu toujours rester comme la vieille Rouquette, sans dents, qui dégoûte ,qui embarasse, qu'on bouscule?

Paquita rêve... La vieille, édentée et bavant qu'elle voit manger sa soupe au seuil de sa porte, qu'elle a entendu malmener... ou le pauvre cadavre livré sans défense à tant d'inconnu? Mais pourquoi ça, ou ça, si laid, si pauvre? Elle ne veut pas, et elle se révolte... Comment sa tante peut-elle se résigner à cette mort, ou à cette vie? S'il y a un pays au monde ou la mort et la vieillesse n'atteignent pas les hommes, Paquita les découvrira. Toute sa faiblesse ne l'effraye pas. Elle vit dans un monde de légendes où rien n'est impossible. Et, petite devant le soir, elle rêve d'asservir le temps et l'espace.

Pierre et Maria SIRE.

L'Amour était jadis un petit garçon... (1)

Persister dans une ancienne attitude envers quelqu'importante relation dont le temps a changé la nature mène presque toujours à un désastre. Or, l'amour est une relation qui change comme changent toutes choses — hormis les abstractions. Vous faut-il vraiment quelque chose d'aussi durable que le diamant ? Contentez-vous alors des éternelles évidences comme: « deux et deux font quatre. »

L'amour est une parenté entre les choses vivantes qui, toutes ensemble, les tient en une sorte d'unisson. Il existe entre les choses d'autres relations vitales, mais celle de l'amour en est une, particulière.

En toute chose réside le désir de l'amour et de l'unisson avec le reste du monde. Ainsi, entre la force du soleil et l'attraction adverse de la terre, l'arbre tend à sa propre croissance et lorsqu'il se balance aux quatre vents du ciel et se déploie dans la pluie ou dans les rayons, lorsqu'il pousse ses racines au plus profond de la terre ou qu'il épanouit ses ramures dans le ciel bleu, il est la manifestation d'amour des multiples forces du cosmos en cette unité qu'est l'arbre. Mais, en même temps, il doit lutter pour se défendre contre le reste des choses et conserver sa propre intégrité.

L'opposé de l'amour n'est pas la haine, c'est l'individualisme. Nous vivons un âge d'individualisme et nous nous disons les « servants de l'amour ». C'est dire que notre vie est un perpétuel paradoxe.

---

(1) Essai faisant partie d'un volume publié par les Editions « The Centaur Press » de Philadelphie en 1925: « *Reflections on the death of a percupine and other essays* ». Edition limitée de 475 exemplaires.

Voyez l'amour de l'homme et de la femme d'aujourd'hui : S'il y a entre eux véritable amour cela finit presque toujours par une lutte terrible entre leurs deux Moi opposés. La faute n'en est à personne. Vouloir arracher d'une mutuelle flamme deux individualités intenses amène inévitablement ce résultat. Or l'unisson de l'amour conduit et doit conduire à l'abandon, à un certain degré, de l'individualisme.

Pendant des siècles la femme dût sacrifièr sa personnalité à celle de son mari et à sa famille. La tendance actuelle serait plutôt que l'homme doit immoler la sienne d'abord à sa profession et à ses affaires, puis à sa femme et à sa famille. Dans le même temps l'éducation et l'opinion poussent l'un et l'autre, homme et femme, vers un individualisme grandissant.

Le sacrifice ne se réduit plus qu'au symbole de brûler quelques grains d'encens sur l'autel de l'amour. Sur cet autel l'homme et la femme apportent une certaine somme de temps, d'argent, de travail et d'émotion, (beaucoup d'émotion surtout) mais chacun calcule son offrande et veille, autant qu'il le peut, de tenir sauf son Moi hors des atteintes de l'amour.

Toutes nos opinions sur l'amour ne sont que tromperie et verbiage. Pour l'homme et pour la femme d'aujourd'hui le trésor est *soi-même*. Chacun d'eux espère se garder florissant, telle une salamandre, dans le brasier de l'amour et de la passion. Il se peut, mais alors, au milieu des flammes, lutteront deux salamandres, tant et si bien que le feu s'éteindra. Ils ne seront plus que de froids lézards grisâtres, de vulgaires Moi.

Certes c'est bien plus simple lorsqu'il n'y a pas de flamme du tout. Il n'y a pas même, dans ce cas, de conflit sérieux.

Il vous est impossible d'honorer à la fois l'amour et l'individualisme. L'amour est une mutuelle parenté, semblable à la flamme qui brûle entre la cire et l'air. Que la cire se refuse, ou l'air, la flamme s'éteint, et l'unisson; mais si l'un s'abandonne à l'autre, alors c'est un vrai gâchis.

Pour que l'amour et l'individualisme puissent se faire équilibre il faut que chacun des deux abandonne une part de soi-même.

« Equilibre » ont dit les Grecs. Mais si sur l'un des plateaux vous mettez l'homme et sur l'autre la femme,

combien difficile vous sera d'établir l'équilibre entre eux — à moins d'en faire des abstractions!

Il est aisé de faire l'équilibre entre: citoyen et citoyenne, chrétien et chrétienne, un esprit et un autre esprit, une âme et une autre âme; mais si sur l'un des plateaux vous mettez le jeune Tom et sur l'autre la jeune Kate, Dieu lui-même en donnant un coup de pouce n'arriverait pas à faire le poids — et sans doute n'en a-t-il jamais eu l'intention. Tout cela n'est si attirant que parce que c'est presque possible mais en réalité impossible.

Comment ferais-je l'équilibre entre ma vache noire Suzanne et moi ?

Chaque jour à six heures je l'appelle. Parfois elle vient mais d'autres fois il me faut aller à sa recherche. Au travers de la futaie, sans doute elle reposait tranquille en sa ruminante inertie, comme une noire statue hindoue. Elle s'éveille alors et se relève en soupirant. Mon appel se perdait contre ce sombre repos et cette passivité. Ou encore elle se tient en bas de l'enclos, meuglant aveuglément « sotto voce » à quelque lointain taureau inaccessible. Lorsqu'après l'avoir appelée ainsi je m'approche, elle fouette l'air de sa queue et, faisant ondoyer sa souple hanche en se ruant, s'élance la tête basse, tel un démon noir au travers des pins. Et son pis se balance comme un carillon de cloches.

Peut-être les loups ont-ils hurlé cette nuit là-haut derrière la clôture ? Alors c'est en vain que je l'appelle Je décide de seller mon cheval et de descendre fouiller le bois. Soudain ma monture fait un écart et sursaute. Quelque peu effrayé moi-même, j'entrevois au travers des troncs d'arbres une chose noire, immobile, silencieuse et sans vie: Suzanne. Et voici que ses oreilles écartées elle m'apparait comme une araignée suspendue sans mouvement à un fil tombé de la toile de l'éternel silence. Etrange faculté pour une vache de devenir un esprit flottant dans les intervalles de l'atmosphère!

Il y a dans sa volonté un je ne sais quoi derrière lequel elle se retranche. Et dans ces moments-là elle ne me connait plus.

Si je m'approche à pied, c'est à ma voix qu'elle me reconnait; ce n'est ni à ma chemise bleue, ni à mon pantalon de velours. Comme suspendue à un fil elle

attend que je sois près d'elle. Alors elle allonge son museau jusqu'à ma main pour la sentir, souffle d'un air méprisant, se détourne, et, se dandinant, s'en revient rassurée vers l'étable.

Lorsque je suis à cheval, bien qu'elle connaisse très bien mon cheval gris (sans toutefois se rendre compte, de ce que c'est) elle attend que le méchant Azul, qui est de race cow-boy, avance sur elle, agressif. Alors elle fait front comme devant un vent soudain, les oreilles basses, le nez à terre, le dos courbé et se faufile entre les arbres, comme si elle nageait, avec une rapidité surprenante. Et Azul tout joyeux s'ébroue et la poursuit méchamment.

Rentrée dans sa stalle, saine et sauve, elle guette de ses grand yeux noirs que je mette pied à terre et, avant que le calme qui la pénètre lorsque je la trais n'entre en elle, elle sent d'abord ma main. Quelque chose cependant continue de mugir dans le chaos de son univers; mais, dès que j'ai commencé de la traire, la paix l'envahit et son univers redevient silencieux comme une mer étale, au soir, sans nulle voile ni fumée.

Telle est Suzanne ma vache noire. Comment puis-je lui faire équilibre, me mettre en harmonie avec elle, avec cette fleur noire ? Impossible !

Parfois elle ne me connait pas. Lorsque je mets un pantalon blanc elle s'enfuit comme si elle avait le diable à ses trousses. Il faut que je l'approche doucement, que je lui parle, que je la flatte, que je lui fasse sentir ma main, et mon pantalon blanc. Elle ne sait pas que c'est un pantalon, ni que je suis un homme sur mes deux pieds et que tout cela n'est pas *elle-même*. Et, tandis qu'elle me flaire, quelque chose de mystérieux passe en son sang et en son être.

Pourtant elle me connait car elle s'alanguit quand je lui parle. Elle sait fort bien qu'elle me met en colère lorsqu'elle m'envoye sa queue dans la figure; cependant elle le fait exprès et me regarde de son grand œil noir tandis que je la chasse. Et lorsqu'enfin je la retrouve perdue au fond du bois, tel un fantôme hors du monde, ou telle une araignée dans le vide du chaos, alors, apaisée, elle quitte l'état de transe ou elle se trouvait plongée et tranquille, gaiement, trotte devant moi vers l'étable.

Cependant jamais sa gaité n'est franche comme se-

rait celle d'un cheval. Il y a toujours en elle un certain chaos intangible. Et où est-elle lorsqu'elle est ainsi en transes? Le ciel le sait.

Telle est Suzanne. J'ai avec elle une certaine relation mais jamais je n'affirmerais être en équilibre ou en harmonie avec elle. S'il était possible de mettre nos deux individualités en balance, que constaterait-on si non l'abîme qui les sépare. Il y a cependant une parenté entre nous. Lorsque je l'ai traite elle redevient calme et paisible. Elle reconnait ma main lorsque je la touche et je reconnais son odeur, sa chaleur. Quand je la trais, je participe à son silence. Cette relation qui s'établit entre nous fait partie du mystère de l'amour. L'individualité de Suzanne d'un côté, de l'autre la mienne, toutes les deux suspendues en relation.

. . . .

La féminité d'une créature, ce qui lui donne un charme particulier et la rend désirable, sans aucun doute c'est son sexe. Mais n'entendez pas par là la fonction. Cela est bien plus subtil. C'est une flamme mystérieuse et délicate qui tremble dans un étrange monde. Et ce serait faux de la nommer Amour; le Moi est toujours en question dans l'amour. Mais dans le frêle et subtile désir du vrai mâle envers tout ce qui est féminin, dans le frêle et subtil attrait de la véritable femelle pour le mâle se trouve le nœud de l'équation et le *relatif* de toutes choses. Le désir est la réalité qui gît à l'intérieur de l'amour et le Moi joue dans tout cela un faux rôle.

L'individualité est comme un lac au milieu des montagnes alimenté dans sa profondeur par d'invisibles sources mais sans aucune issue visible. Les sources qui, dans les profondeurs, alimentent l'individu, sont les sources du pouvoir venu de l'inconnu. Pour que l'individu atteigne à la suprême existence il faut que le courant de désir s'ouvre un chemin en lui et ruisselle de lui dans le monde ouvert.

Nous imaginons aujourd'hui que l'amour est quelque chose d'absolu et de personnel. Il n'en est rien. L'amour, dans son essence, n'est que le courant du lumineux, subtil et pur désir qui circule d'une personne à une autre personne, d'une créature à une autre créature, d'une chose à une autre. Que ce délicat mais puissant courant se tarisse, l'amour disparait et avec lui aussi la joie de vivre.

Le désir coule sans cesse ou bien il n'est pas et avec lui manquent l'amour, et la vie. Son flux mystérieux échappe au contrôle de notre moi.

Le Moi dit cependant: « Voici *mon* amour pour en faire ce que je veux. Le désir m'est donné pour *mon* plaisir. » Mais le moi se fait illusion. L'individu ne peut posséder pour soi-même cet amour qu'il éprouve et ne doit non plus être entièrement possédé par lui. L'homme et la femme ne doivent sacrifier ni l'individualité à l'amour, ni l'amour à l'individualité.

L'individualité n'a vraiment rien à faire avec l'amour. Hors du profond silence de l'homme coule le désir dans la tendre floraison du monde. Peut-être rencontrera-t-il un autre courant descendu de la femme, mais l'homme ne se rencontrera pas plus avec la femme que deux lacs dont les eaux s'unissent au loin en un même fleuve ne se rejoignent eux mêmes. A jamais les deux individus restent séparés. Leurs deux désirs sont semblables au Nil Bleu et au Nil Blanc qui, l'un venant des montagnes, l'autre de ce grand lac bas et chaud, se rencontrent enfin et, en le flux du Nil, mêlent leurs étranges et étrangères eaux.

Nous voulons que les deux individualités « s'adaptent », que l'amour entre l'homme et la femme soit « parfait ». Parfait ? Qu'est-ce donc ? Que serait un Nil parfait? Serait-ce un Nil qui jamais n'inonderait ses rives, ou serait-ce celui qui les inonderait toujours? Serait-ce celui qui aurait chaque année le même débit? Absurdité, n'est-ce pas? Mais l'amour parfait est tout aussi absurde.

Quel est donc cet amour parfait? Est-ce lorsqu'un homme et une femme ne se contredisent jamais, lorsqu'ils pensent la même chose ensemble, au même moment et s'embrassent. Cela veut il dire qu'il existe entre eux cette précieuse et absolue intimité sur laquelle les amoureux insistent: Ils se disent l'un à l'autre *tout*. Met-elle ses dessous, c'est lui qui attache les rubans et, si lui se mouche, c'est elle qui tient son mouchoir. Cette intimité n'est-elle pas détestable, cette sorte d'intimité qui est celle des gens mariés, celle dont les amoureux se délectent? Désastreuse erreur!

Les individualités de l'homme et de la femme sont incommensurables. Il ne leur est pas possible de se rencontrer, pas plus que ne pourraient se rencontrer les Monts d'Abbyssinie et le Lac Victoria. Les tenir

distantes l'une de l'autre est bien plus important que de les réunir. S'il leur faut se rejoindre, ce ne sera que dans ce troisième lieu où les deux courants de désir se rencontrent.

Quel dommage que nous ne tenions à être des individus que dans le sens banal et abstrait dont on se sert pour désigner des électeurs, des propriétaires, des hommes et des femmes « libres ». Libres seulement pour autant qu'ils sont semblables et individuels pour autant qu'ils sont mesurables.

Voulant nous transformer en unités, chacun de nous, homme ou femme, en un nombre un et en une infinité de nombres de nombre un, nous nous sommes détruits nous-mêmes en tant qu'individus désirants et désirables; nous avons tari la source intérieure de notre pouvoir et transformé le genre humain en un marécage ou les courants du désir se perdent en une stagnante unité.

Quel dommage vraiment que les femmes aient appris à penser, tout comme les hommes. J'entends déjà le mari de l'une d'elles m'objecter « qu'elles ne pensent pas ». Mais elles ont appris à penser tout comme n'importe quel homme de l'espèce grossière à laquelle ce mari n'appartient pas. L'éducation pousse de plus en plus dans ce sens et rend les sexes semblables. Elle substitue à l'originalité individuelle du sang la morne individualité du Moi. Mais hors du Moi ne coule ni le Nil Bleu ni le Nil Blanc. Cette multitude de petits Moi n'est qu'une nuée de moustiques bruissants qui se battent et dégénèrent. Et c'est cette nuée venimeuse qu'on appelle *Démocratie*, et c'est à ce propos que l'on parle du *Règne de l'Amour*.

Je suis un homme, tels les Monts d'Abbyssinie, et mon Nil Bleu coule vers le désert; et là-bas, dans le Sud lointain, devrait se tenir une femme, comme un grand lac d'où, à travers le désert, le Nil Blanc s'écoulerait. Les deux fleuves se rencontreraient quelque part sur les grands versants du monde.

Mais, hélas, toutes les femmes que j'ai jamais rencontrées passaient leur temps à dire: « qu'elles valaient bien les hommes et pouvaient facilement les battre à leur jeu. » Si au contraire nous étions véritablement hommes et véritablement femmes, nos individualités seraient comme de profonds lacs et voudraient demeurer solitaires et mystérieuses afin d'a-

masser en nous ces puissances mâles et femelles qui surgissent des invisibles profondeurs. De nous les désirs voudraient ruisseler en une éternelle aventure et se rencontrer dans un désert inconnu. *Mais nous avons changé tout cela.* (§).

Lorsque je parle du désir, que mes lectrices n'entrevoient pas quelque Don Juan qui se glisse dans l'ombre, ni des nègres ravisseurs. Il ne s'agit pas qu'un homme veuille avoir une femme dès que sur elle il laisse tomber ses yeux. Loin de là! Don Juan ne fut tel que par manque de réel désir. En lui ne coulait aucun flux de désir personnel mais stagnait un marécage. C'est parce qu'il ne désirait réellement aucune femme qu'il courait après toutes et saccageait tout sur son chemin. Ce qui doit être une flamme durable n'était chez lui qu'une démangeaison qu'il irritait de plus en plus. Don Juan est l'homme qui ne peut pas désirer une femme. Il ne l'a même pas tenté. Il aurait dû entrer au couvent à quinze ans. Le donjuanisme est, a proprement parler, « le sexe dans le cerveau » et, par manque de réel désir, il mène au libertinage et à la sordide promiscuité. Le désir est un flux de vie et, si nous le laissons s'écouler en nous librement, il est pas de risque que nous nous égarions. Mais il ne s'agit nullement de donner libre cours à cette démangeaison qui est notre bassesse.

Il est rare que chez l'homme le fleuve vivant du désir sexuel puisse trouver son confluent en le fleuve de désir d'une femme et s'y mêler. Dans la vie de l'homme comme dans celle de la femme il est rare que les deux flux coulent spontanément ensemble.

Comme notre stupide civilisation ne nous apprend plus à révérer le vrai fleuve de désir, hommes et femmes s'adonnent le plus souvent à une sorte de prostitution. Nous forçons notre désir de se plier à notre Moi et cela est mortel.

Le désir est pur comme sont le feu, la pluie et le rayon de soleil. C'est lui qui rend le monde entier vivant en moi et me tient uni à son flux. C'est le flux de mon désir qui fait que je me meus comme oiseaux et animaux se meuvent, à l'intérieur du Paradis Naturel, soit dans le jour, soit dans la nuit, en une parfaite innocence. La vie est une sorte de paradis même pour mon

---

(§) En français dans le texte.

cheval Azul, bien que parfois cependant il ne puisse y trouver sa route et que cela l'irrite. Ainsi lorsqu'il s'est rendu malade en mangeant de l'herbe mouillée. Encore son mal au ventre participe-t-il du paradis naturel — non pas l'humain ennui.

Tout ce qui existe, même une pierre, présente dans sa nature un double caractère. Ainsi, d'une part, la pierre maintient avec acharnement son individualité, sa solidité propre et, d'autre part, elle tend hors d'elle même en un flot de subtil désir. Elle résiste férocement à tout ce qui l'entoure mais, en même temps, nous la voyons céder à cette étrange pesanteur, à ce désir que nous nommons gravitation. Et, imperceptiblement elle s'écoule au travers des âges, s'abandonnant à l'air, au soleil et à la pluie en une délicate combinaison.

Les hommes en un temps adorèrent les pierres. Sans doute voyaient-ils en elles le symbole d'une durabilité mystérieuse et d'un pouvoir de résistance aux modifications. Mais l'adorateur d'alors n'avait de cesse qu'il n'ait érigé cette pierre en un obélisque ou un menhir, symboles de l'éternel désir.

Nous, hommes et femmes, sommes semblables aux pierres. Le flot mystérieux du désir, en nous et hors de nous, contrarie la puissante résistance et la cohésion de notre individu. Il en est de même des mondes, des étoiles et du soleil. L'immense force centripète du monde qui roule dans l'espace est celle de son individualité et sa force centrifuge est celle de son désir. L'immense énergie centripète de la terre qui est en quelque sorte sa passion, balance son immense force centrifuge. Toutes les deux la tiennent suspendue entre le soleil et la lune en un équilibre dynamique.

Tandis que les Grecs ont dit: « Connais-toi toi-même », il faut dire à chaque homme: « Sois toi-même, désirant. » et à chaque femme: « Sois toi-même, désirable ». Etre soi-même ne veut pas dire: affirmer son moi, mais garder sincèrement sa propre intégrité masculine ou féminine.

Laissez votre cœur ouvert pour recevoir le flux mystérieux qui vient de l'inconnu. Sachez qu'il vient en vous de l'au-delà et que ce n'est pas votre volonté qui l'engendre. Prêtez attention sans relâche et respectez la venue mystérieuse du pouvoir en vous.

Quand le pouvoir entre en nous, il ne nous meut

pas seulement, il nous change. Quand le vent souffle de l'invisible sur nous et au travers de nous il nous porte comme un vaisseau sur la mer ; il flambe et ronfle en nous comme un feu furieux dans l'âtre.

Je ne suis que le tombeau des pouvoirs successifs qui, venus de l'inconnu, me pénètrent et me renouvellent sans cesse. Je ne suis moi-même que grâce au désir qui coule vers moi et me consume en cette mystérieuse, invisible et intangible création.

Ce pouvoir flue et reflue en moi, et de moi sort le désir. Tantôt il croit et tantôt s'affaiblit. Quelquefois je suis faible et presque seul en moi, mais parfois je suis fort et comme emporté hors de moi.

L'esclave moderne est celui qui ne reçoit pas son pouvoir de l'invisible et ne le révère pas mais s'imagine être son propre maitre.Qui d'autre qu'un esclave prendrait la peine de crier: « Je suis libre » à la face des cieux grand ouverts. Qu'il le crie à la face des hommes, de leurs institutions et de leurs prisons ; mais j'aurais honte d'oser parler de liberté devant les cieux grand ouverts.

Je n'ai de vie et de véritable pouvoir qu'autant que celui-ci veut bien venir à moi. Je n'accomplirai rien et ne remplirai même pas mon existence si je n'avance délicatement chargé de désirs et si de mon désir je ne trouve pas l'objet, ne serait-ce que le ciel, les arbres, où Suzanne ma vache, ou encore l'inexprimable consolation que seront pour moi la Statue d'un Pharaon, la lecture de l'Ancien Testament, ou même la vue de trois rubis. Ces choses répondent pleinement à mon désir.

Comment puis-je me dire maître de mon destin quand mon destin dépend de ces choses. Et comment méconnaitre l'invisible réalité qui envoye en nous vie et force, sans laquelle je ne suis qu'un hochet.

Le Moi conscient, cette entité, n'est qu'un mannequin ridicule et n'a qu'une vague ressemblance avec l'Adam que je suis. Vais-je prétendre que c'est moi tout entier?

Si je ne suis qu'un Moi et si la femme n'est qu'un Moi, alors aucune différence vitale entre nous: deux pantins conscients de leur entité qui crient lorsqu'on appuie dessus.

. . . .

Peu importe que la femme moderne garde sa chemi-

se ou qu'elle la quitte. Elle est une entité consciente, un Moi bien délimité qui a perdu contact avec le mystère et sa nudité n'a pas plus d'intérêt que celle d'une poupée. A moins que la nudité d'une poupée vous intéresse.

De même les hommes lorsqu'ils enlèvent leurs vêtements ne peuvent plus arriver à leur nudité. Ils n'en ont pas. Ils ne sont que déshabillés; mais nus ils ne peuvent l'être. Sans leurs vêtements, ils ressemblent à un tramway, sans ses réclames, à un article de série sans nulle relation à rien.

Moi, Anthropomorphisme, Amour ! Où tout cela nous mènera-t-il à la fin ?

Laissons l'amour aux femmes qui ne sont pas désirables, fussent-elles d'ailleurs aussi séduisantes que des tableaux et les ondulations de leurs cheveux fussent-elles aussi éternelles que les pyramides.

Individualisme ! Lisons plutôt les réclames:

« Les chapeaux Jew-Jew donnent à l'homme cette allure personnelle qui lui est si chère. »

« Nul ne manque de personnalité dans les pyjamas Poppem. »

Pauvre diable ! Que deviendrait-il s'il n'avait que sa propre peau.

D. H. LAWRENCE.

Traduit par René TRIENT
et Edward HUTCHINSON.

Chroniques

A PROPOS DU « KARL MARX » D'OTTO RUHLE

Depuis qu'il y a des biographies, on n'avait encore guère pensé à poser le problème essentiel qui me paraît conditionner l'intérêt même que l'on peut accorder à ce genre littéraire: le problème de la *méthode de la biographie*. Et, à le bien entendre, on se rend compte que ce problème dépasse le cadre de la méthodologie, et engage notre attitude vitale elle-même. Comment penser *une* vie? Si la méthode vaut pour la vie des autres, elle vaut aussi pour la nôtre propre: le problème de la méthode de la biographie, n'est pas séparable du problème de la connaissance de soi.

L'examen des biographies passées et de quelques biographies modernes nous permet de mesurer la révolution méthodologique qui s'est opérée dans ce genre d'ouvrages depuis quelques décades, et c'est là un symptôme non négligeable, tant au point de vue spéculatif que pratique. Depuis les vieilles biographies catholiques ou démocratiques à tendances édifiantes, jusqu'aux livres plus modernes où le but publicitaire est plus directement avoué (1) en passant par ces prétendues biographies qui ne sont qu'une sèche compilation de faits et de dates, et ces « vies romancées » dont la mode semble heureusement disparaître — toutes nous frappent par leur manque de méthode et leur manque de portée psychologique et historique. Il ne saurait raisonnablement nous intéresser de connaître telles anecdotes sur tel individu avec lequel nous n'aurons jamais à entrer en relations: *la biographie n'a d'intérêt que pour autant qu'elle est un document psychologique et sociologique*, que pour autant que, par-delà l'anecdote, elle vise à une interprétation de l'homme et des rapports de l'homme et de l'œuvre, que pour autant que ses conséquences sont donc susceptibles de quelque universalité.

---

(1) Le type nous en paraît être une certaine ordure publiée récemment sur Balbo.

Autrement dit, seule une biographie méthodique nous intéresse. Mais quel sera le système d'interprétation que le biographe appliquera à son sujet?

Il y a des biographies purement esthétiques, nettement idéalistes, dont le type est, par exemple, le *Gœthe* de Gundolf. Ces biographies, qui peuvent être extrêmement riches, ne valent guère que par l'analyse qui y est faite de l'œuvre, l'homme — malgré les développements abstraits qu'on lui consacre — s'évanouit en l'absence de tout examen sérieux des conditions réelles de la vie.

Les seules biographies qui nous paraissent présenter un intérêt, parce que conçues vraiment dans un esprit scientifique, sont celles qui utilisent les méthodes matérialistes dont le type est fourni par le matérialisme historique et la psychanalyse. Pour l'homme qui considère la vie d'un point de vue purement empirique (pour le biographe qui prétend se contenter des « faits »), elle ne peut apparaître que comme une série de hasards. Pour l'idéaliste, elle est la réalisation d'une finalité externe ou interne. Pour le matérialiste seul, elle est une nécessité; pour le matérialiste seul, elle est *dans l'histoire*.

Ceux qui, comme l'écrivait Nietzsche (2), ne se contentent pas d'avoir sur l'histoire un point de vue « monumental » ou « antiquaire », mais qui veulent penser l'histoire en *critique*, ne peuvent utiliser un autre instrument de jugement. Seule l'analyse des conditions du développement biographique (comme de l'histoire universelle) selon le point de vue du matérialisme sociologique et psychologique permet de mettre à leur place et d'expliquer tels et tels événements. Or, *l'explication* — qui n'est pas nécessairement une absolution — est la donnée indispensable pour une *appréciation historique de la valeur*, pour ce que Nietzsche appelait le « jugement ».

Le livre d'Otto Ruhle (3) comme plusieurs autres biographies que nous avons eu l'occasion de signaler ici (et tout récemment encore l'*Edgar Poe* de Marie Bonaparte) prétend à une explication scientifique du déterminisme de Marx. « Si l'on transpose dans le domaine psychologique les directives du matérialisme historique on devra dire : « C'est à partir de sa constitution physique, de sa situation, au sein de la société, de sa position dans la famille, que l'homme forme son caractère. Ses intérêts biologiques et sociaux se transforment pour lui en but sans

---

(2) C.f. in *Considérations inactuelles*, l'étude *Sur l'utilité des études historiques...*

(3) *Karl Marx*, par Otto Ruhle (Grasset, édit.)

même qu'il s'en aperçoive » (p. 390) Partant de ce postulat, Ruhle prétend expliquer Marx — certes sans l'idéaliser — par sa naissance juive sa faible complexion, son rôle d'aîné dans la famille, et le sentiment d'infériorité à compenser qui s'ensuit.

Laissant là l'examen très sérieux et complet que Ruhle fait de l'œuvre de Marx, et du rôle que celui-ci a joué dans l'histoire du mouvement ouvrier et dans l'histoire des idées, pour nous en tenir à sa méthode biographique, on s'aperçoit bientôt que ses intentions ont peut-être été meilleures que leur réalisation concrète. Et cela n'est pas dû seulement à la confusion assez déclamatoire du style, et à l'emploi insuffisant des termes techniques (les seuls précis en la matière), mais aussi au caractère incomplet des données à l'aide desquelles Ruhle a voulu reconstruire la personnalité de Marx. Il est bien évident, par exemple, que si l'auteur avait connu les doctrines de la psychanalyse, il se serait plus attaché aux particularités du développement sexuel de Marx, et, par exemple ,à ses relations avec sa mère au cours des premières années. Sans doute, les documents ne doivent pas abonder sur ces questions, et les conjectures auxquelles l'auteur en aurait été réduit s'exposaient toujours à être réfutées. Mais dans la voie où il s'était engagé, il semble qu'une telle source d'informations n'aurait pas été négligeable pour la compréhension des rapports entre l'homme et l'œuvre.

Le gros mérite — et en même temps la gageure — de Ruhle a été de s'attaquer à la biographie d'un homme dont non seulement l'œuvre est le signal de ralliement de tous les éléments révolutionnaires dans le monde capitaliste, mais encore dont le *nom* est entouré d'un respect certes légitime, mais qui risque parfois de faire mal prendre tout essai d'analyse de ce génie. La réaction n'a certes pas manqué: il est assez ridicule que de prétendus matérialistes aient osé insulter une biographie visant à interpréter d'une façon matérialiste (quand même il y aurait de graves réserves à faire sur la rigueur et la légitimité de la méthode ici appliquée) la vie du père du matérialisme moderne !

Le livre de Ruhle nous paraît être une indication précieuse sur les possibilités de biographie scientifique à l'heure actuelle, et l'accueil qui lui a été fait montre qu'il arrive encore bien souvent que l'homme soit, comme le disait Spinoza, « un dieu pour l'homme ».

Jean AUDARD.

LA POESIE

LA VIE, L'AMOUR, LA MORT, LE VIDE ET LE VENT, par *Roger Gilbert Lecomte* (Editions des Cahiers Libres).

Roger Gilbert-Lecomte écrivait, il y a quelques années dans un essai sur Rimbaud : « Je crois donner sa juste valeur à la « fameuse lettre (la lettre du Voyant) en la considérant.... « comme le plus poignant résumé des aspirations d'un certain « nombre d'hommes qui sont les seules que j'aime et au nom- « bre desquels il faut bien qu'on me range. » Posé de toute éternité, simple mais terrible, ce même problème est repris d'âge en âge, par d'autres hommes — *par les mêmes hommes*. Chacun croit étreindre de plus près la solution — qui se dérobe. Aventure sans fin. « Chasse spirituelle » où les meilleurs ont épuisé leurs forces. Je pense à la dure ascèse de Rimbaud, au désert de doutes et de retombements que traversa Ste-Thérèse.

Roger Gilbert-Lecomte, encore tout jeune, a identifié son destin à celui de ces grands chercheurs. Hanté par le message de Nerval, d'Edgard Poë, de Rimbaud, il a voulu revivre leur aventure. Il a posé de nouveau, pour lui-même, les données du problème, remontant aux sources les plus anciennes de la révélation : les métaphysiques orientales, surtout la philosophie hindoue, l'expérience mystique. L'œuvre de ce jeune écrivain est peu de chose : quelques essais, quelques articles (1). Mais chacun d'eux nous livre l'effort d'un esprit singulièrement assuré dans sa démarche. Peu importe d'ailleurs les œuvres, pour certains hommes, dont la vie seule est riche de signification : Gilbert-Lecomte est de ceux-ci.

Il nous donne aujourd'hui son premier livre de poèmes — courte somme des expériences d'un homme jeune, dont la soif inquiète est allée demander à toutes les formes de pensée et de vie un sens à sa propre vie. Ce sont tantôt des jeux subtils, livrés à l'automatisme des mots et des images, où l'humour, (sans lequel il n'est pas de vraie poésie) fait entendre son rire strident. (*La bonne Vie - L'Histoire de France à l'Ecole du Soir*) ; tantôt d'étranges délires, lucides et graves, comme une ivresse d'opium ; le rêve métaphysique y *prend forme* tangible, emprunte au concret sa plus terrible réalité.

Grande statue de femme en cire pâle et lourde
La statue qui pivote avec une lenteur effroyable

(1) La plupart ont paru dans le *Grand Jeu.*

Toupie tournant dans l'huile de dormir
Phare aux yeux fermés dont la face à éclipses
Ne projette que les raisons paralytiques de l'effroi...

tantôt enfin de brusques illuminations où le voile du Temple déchiré, apparaît au poète, le temps d'un éclair :

La reine démente
Qui fait et défait
Les destins et les formes

Cette poésie qui s'engendre elle-même en même temps qu'elle se détruit, est au fond un appel, confusément formulé, vers le néant, terme de l'errante course des formes. Au delà de la Vie de l'Amour, de la Mort, le Vide et le Vent apparaissent comme sa patrie véritable (Mais au fond ces cinq mots n'en sont-ils pas un seul ?)

Le Vent, force agissante et invisible, tout à la fois présence et absence, existence et néant, résolution du signe plus et du signe moins, le vent.

Sculpteur des nuages
Roi des métamorphoses
Immense père des spectres et des frissons.

devient le symbole d'une métaphysique que nous sentons présente dans chaque poème, pour l'identifier enfin, dans une identité mystique, au poète lui-même :

Moi qui suis le Vent d'avant tout mouvement...

Ce livre exceptionnel en déroutera beaucoup. Au delà de l'art, de la littérature, au delà même de la poésie, ou de ce qu'on a l'habitude de dénommer ainsi, qu'on n'y cherche pas autre chose que le cri sombre d'une âme qui tente de *se libérer*.

René BERTELÉ.

LA QUÊTE DE JOIE, par *Patrice de la Tour du Pin*. (Librairie La Tortue, Paris).

De plus doctes que moi expliqueront sans doute le silence à peu près général de la critique devant une révélation qui la laisse interdite. Je voudrais simplement réparer une injustice en le proclamant bien haut : en la personne de Patrice de la Tour du Pin un grand poète nous est né, un poète dont l'œuvre rejette dans les limbes les pauvres tentatives des singes de la création. N'en déplaise à ceux qui ont « ramené la poésie du ciel

sur la terre », il nous fait faire à sa suite un bond prodigieux hors de l'anecdotique et de l'accidentel; qu'il ait choisi de s'exprimer dans le registre de la hauteur ou que cette constante élévation lui ait été imposée par la nécessité, il tient un vertigineux équilibre entre le monde du formulé et celui de l'indicible.

Il est assez vain de s'enquérir du sujet d'un poème tel que celui-ci, encore qu'il soit en tout point organique et vraiment architectural. « Le poème n'est point fait de ces lettres que je plante comme des clous, mais du blanc qui reste sur le papier », a écrit ce Claudel qui est précisément le seul vivant de qui l'on puisse, pour le souffle et l'ampleur du dessein, rapprocher l'auteur de *La Quête de Joie*. Le livre est fait d'une cinquantaine de pièces inégalement unies par une trame idéologique, certaines d'entre elles, les plus brèves, semblant procéder d'une inspiration purement lyrique et ne se rattachant que par un lien assez ténu à celles d'un autre groupe poétiquement plus important: on peut, par une approximation d'ailleurs assez grossière, greffer ces dernières sur le thème à la fois épique et mystique du Saint Graal. Le poète a pris avec la tradition des libertés si grandes qu'il a insufflé une âme nouvelle à la vieille légende celtique, en lui adjoignant des créatures pétries dans une argile vierge: Les Tentateurs, les Faussaires, Ullin-Roi, Lorenquin... Aucun didactisme, aucune arête à vif, mais partout l'impression d'une maîtrise qui sait assouplir la forme rebelle, et la marquer du sceau de la personnalité.

La nouveauté la plus frappante de ce livre est de nous faire accepter sans contrainte l'atmosphère d'un *merveilleux chrétien* qu'on ne croyait guère notre poésie susceptible d'accueillir : par delà Lamartine et Vigny il rejoint les grands poèmes cycliques étrangers, le Paradis Perdu et la Divine Comédie sur le plan visionnaire, avec en plus cette intensité dramatique dont le secret était perdu chez nous depuis les Mystères du Moyen Age. On le sentira plus ou moins confusément, ce merveilleux ne séduit à ce point le lecteur, il faut bien le dire, que, parce que teinté de magie, il sent redoutablement le fagot. L'intuition devient ici certitude, et se veut connaissance: d'où sa fragilité, son arbitraire peut-être, mais aussi sa vertu de rayonnement.

« Tous les pays qui n'ont plus de légende
Seront condamnés à périr de froid »

Beaucoup parleront sans doute d'imagination dévergondée dès ces premiers vers qui donnent le ton, alors qu'ils sont au contraire la proclamation d'une vérité de fait sur le plan le plus *actuel*. Il y a si peu de littérature dans le choc de ses multiples

images inusitées, que le poète laisse échapper cet aveu à la fois hautain et désespéré :

« Ces symboles dont on recouvre la Beauté
Me navrent, et masquent l'impuissance des maîtres. »

Ces mots, et diverses réitérations sur « la brume du poème », rejoignent étrangement ce verset d'un autre philosophe du feu, O. V. de L. Milosz : « Ils ont imaginé, dans la nuit de leur ignorance, un monde intermédiaire, flottant et stérile, le monde des symboles ». C'est dans celui des Archétypes que se trouve le but suprême de la Quête, cette Joie qui est faite d'amour divin et de connaissance : le thème du dédain et celui du dépassement y concourrent :

« Il faut narguer tous ceux qui sombrent
Dans le médiocre, dans le plat,
Tous les faibles, tous ceux de l'ombre,
Ceux qui ne se suffisent pas... »

La mort n'est qu'un accident de la chair; c'est au delà que commence la vie pleine:

« Nous n'avons plus besoin de carte ou de boussole :
Ces pays sont marqués comme lieux inconnus,
J'avance comme si j'étais déjà venu. »

Mais avant de parvenir à la Joie, il faut affronter les tentations les plus redoutables, et cheminer à l'aventure par toutes les voies offertes, que ce soit l'amour charnel, l'amitié (si souvent déçue), l'ascèse; chercher âprement sur tous les plans, spirituel, animal, intellectuel, légendaire... Tous ces personnages tumultueux de la Quête, Enfants de Septembre, Chevaliers, Anges Sauvages, sont les diverses représentations d'une âme unique et divisée, elle-même miroir du monde intérieur. Le mouvement dramatique du poème, le vent de cataclysme qui souffle sur ces sommets spirituels, tout cela provient de l'écartèlement d'une structure d'homme entre la servitude des sens et l'angélisme désiré. La créature imparfaite asspire à la perfection au point d'amener l'état souhaité. Encore que le ton tende parfois vers un orphisme mélodieux, il rappele d'assez près la succession biblique des Psaumes majeurs et des « chants du degré », ainsi que l'Apocalypse dont il évoque le nom explicite de « Livre de la Révélation ».

Avec son rythme brisé et ses images démentielles, un poème tel que le *Christ aux phares* brasse en un véritable vortex le sens de la faute et celui de la cruauté, le dédain de la bassesse

et l'amour le plus viscéral, le tout amalgamé par une foi délirante et pourtant sereine. Des mille embûches auxquelles sont exposés les Quêteurs, la plus redoutable parait être celle du « péché contre l'esprit » :

« Mort d'orgueil, si loin sur les hauteurs de l'esprit
Après avoir blessé un ange : mort en mer
Lorenquin, un héros, un grand ami, surpris
Par le vent, un autre foudroyé dans les airs
Si près de la lumière qu'on l'a retrouvé
Aveugle... »

Nul n'échappe non plus à cet instinct de l'imbécile nature, la Peur, pas même le Christ du *Tryptique* central qui est une sorte d'enclave descriptive dans cette œuvre tout en mouvement. Depuis la très pure chose qu'est *Légende*, nous avions lentement déchiffré :

« L'énigme d'un regard de pure transparence
Et qui brille parfois du fascinant éclair
Des grands initiés aux jeux de connaissance
Et des coureurs du large sous les cieux déserts... »

Au-delà de la Joie, où le sarcasme le plus âpre est prodigué à l'humanité moyenne, est la dernière étape de cette autre « chasse spirituelle » qui trouve son terme dans le poème *Epiphanie*, Voie Lactée poétique où je perçois ce ton de « dictée céleste » qu'André Salmon attribue généreusement à l'auteur de *La Main Chaude*:

« Joie ! Joie ! car l'homme est sur ses fins !

Il se fit un arrêt de toute vie actuelle,
Nous étions suspendus par l'amour,
Les bras en croix qui nous portaient dans l'air,

Une vague immense monta jusqu'au solstice... »

Ce n'est qu'aux dernières pages du livre que nous est révélé le secret de la Quête, dont on pressent qu'il sera la clef d'une œuvre plus ample et plus ambitieuse encore :

« Livre royal :
« De la méthode du froid de l'âme
« Considérée comme route unique de la Joie »

révélation que complètent et explicitent les deux vers suivants :

« Vous avez cherché la Joie dans toutes les voies offertes
Mais vous avez faussé le rythme de vos cœurs. »

Voici que s'éclaire tout le symbolisme sybillin du poème : l'oiseau du froid marqué sur les pavillons, ces « aubes glacées sur les marais » dont l'ambiance est admirablement rendue dans *Enfants de Septembre* et dans tous les poèmes où est repris le thème paludéen : et l'enseignement des Maîtres, si grave, si peu accessible à l'homme. Ullin-Roi, ce personnage d'eau-forte qu'on a vu surgir de l'ombre tel

« Un phare prodigieux sur la haute mer »

n'est-il la propre incarnation du Démon de la Connaissance, et ne faut-il voir en lui un prophète de ce Lorenquin mystérieux dont il ne reste qu'un message à l'interprétation épineuse ? Un esprit rationnel ne lira pas sans quelque hébétude son *Epître* à la fois tendre et saccadée, comme épileptique dans son mouvement :

« A ce point-ci de la grand route qui s'enfonce
Dans la Joie, à ce point de l'amour sensuel
De Dieu, on ne peut plus vivre que de folie ! »

Il conciliera difficilement un tel cri d'amour divin et les paroles qui aident le disciple à découvrir en soi « le plus irremplaçable des êtres » :

« Si tu trouves encor quelque part admirable
Chez les autres, c'est que tu ne l'as pas en toi. »

Mais c'est là une des multiples énigmes posées par un poème qui annonce la plus vaste des compositions cycliques : il est normal qu'un livre préliminaire laisse entre les scènes et les personnages des hiatus qui ne seront comblés qu'avec le temps. Sans doute connaîtrons-nous un jour le rôle des Faussaires et l'identité de cet *Autre* qui n'est pas plus clairement désigné. Il hurle comme un renard, et se complait à examiner quelques gouttes de sang humain « un peu vicié » : un trait parmi tant d'autres qui nous rappelle, plus encore que les horreurs de la lycanthropie, le sentiment qu'ont eu tous les poètes métaphysiciens de la parenté originelle des hommes et des animaux. On comprendra mieux à la lumière de cette tradition une débauche d'évocations où se croisent hommes, oiseaux, anges et « sauvagines » tendant à superposer leurs diverses natures.

Moins rigides que des allégories, plus nettes que des symboles, les images ont peut-être une consistance mythique assez discontinue, sans doute en raison de ces plans simultanés, de ces paliers du poème que j'ai signalés. Situé dans l'intemporel, le voyant n'a cure de béquilles de la raison : il voit d'une vision directe, immédiate, sans le secours de ses yeux de chair, l'inquestionnable Vérité.

S'il laisse éclater en plus d'un passage son culte de la lucidité, son désir d'accéder « aux cimes de l'esprit », et sa prédilection pour l'anémone, la fleur du vent, la plus immatérielle, il n'en est pas moins sensible à toutes les séductions des belles formes et des sens. Toute l'âpre beauté de l'automne (ô Keats, te voici égalé) est fixée dans les poèmes de la veine d'*Enfants de Septembre*, avec sa plénitude et son humidité végétale, la chaleur des membres vivement contrastée avec le froid des matinées; les apparitions de Laurence, la plus féminine des Eves de la chair, introduisent un élément de volupté dyonisiaque dans ce poème où la loi d'alternance est constamment observée, si elle l'est invisiblement.

Le rythme s'enfle, la forme se libère du carcan de la rime et suit le mouvement d'un désir qui s'exaspère. Ailleurs, trois vers suffisent à suggérer la qualité tactile de cette possession du monde matériel :

« Puisque le désir vient d'embrasser ces collines,
Caresse-les des mains: elles sont féminines,
Toutes tremblantes, comme des vagues nacrées. »

Enfin comment ne pas s'émerveiller de cette symphonie des profondeurs qui s'élève d'*A perte d'âme* où la rumeur des marées se marie à la musique des cloche en démence ?

Il serait parfaitement vain de signaler les imperfections, impropriétés de style et fautes vénielles contre une logique qu'il récuse, à un auteur qui les connaît certainement aussi bien que ses critiques. Il a suivi ce « rythme du corps » qui lui a fait retrouver la secrète loi des nombres et le voici à l'extrême de l'humain, à ce point où tout vrai poète est séduit intensément par le mythe d'Icare ou de Prométhée. Combien en est-il aujourd'hui d'assez dégagés des contingences médiocres pour oser penser, et écrire avec cette grave superbe:

« Sagesse il faut viser aux choses éternelles... »

Une telle objectivité est la richesse des forts. Attendons maintenant de Patrice de la Tour du Pin cette Somme poétique de la Connaissance qu'il nous promet, et qu'il nous doit.

Armand GUIBERT.

NOMENCLATURE, par *Fernand Marc* (Sagesse).

Une formule qui date déjà. On ne retrouve pas les fantasmagories surréalistes mais les constructions intellectuelles, l'incohérence systématique, le délire simulé de l'époque Dada. Et

tout cela quinze ans après, c'est à dire sans l'excuse de l'expérience à faire, des ponts à rompre entre la poésie et la diction oratoire :

> *La motocyclette dans les fougères*
> *ressemble à une cloche*

C'est faire du Lautréamont comme d'autres font du Ronsard. Ni la poésie, ni l'homme n'ont rien à gagner à ce jeu. L'intérêt d'une belle œuvre ne saurait être que rétrospectif. Le jour où Fernand Marc renverra aux vieilles lunes ce snobisme de 1920, il sera simplement Fernand Marc. Il y faut un certain courage. Un courage que je n'ai pas toujours moi-même dans ces notes critiques. Cocteau, dont je n'aime point la poésie, a écrit fort justement qu'il fallait être haï de l'Avant-garde. Ces poncifs modernes qui nous furent si chers seront les plus difficiles à déraciner, mais la jeune poésie n'ira de l'avant qu'à ce prix.

Léon Gabriel GROS.

LES POÈMES POSTHUMES D'EMILE SICARD LE VIEUX-PORT

Les amis d'Emile Sicard se réjouiront d'apprendre qu'avec l'accord de la famille du poète, son œuvre posthume va être publiée. Les bénéfices éventuels de cette édition seront confiés à un établissement de crédit pour servir à l'achat d'un monument, qui s'élèvera sur une place de Marseille, à la mémoire de celui qui l'a si victorieusement chantée.

Nous avons attendu longtemps ces poèmes; certains d'entre nous les ont portés dans leur vie comme des secrets. Au moment où ils cessent de l'être, où ils nous échappent, nous sommes assurés que c'est leur propre force qui le veut.

Ils ont connu la gloire obscure et les longs cheminements dans des mémoires d'hommes attentifs; maintenant ils trouvent enfin leur audience totale.

Amitié, souvenir, poésie, pures valeurs, se mêlent au cœur de cette Marseille idéale et réelle que Sicard a révélée — « échantillon de matière précieuse » dit Audisio — mouvante et humaine, et qui, dans le tournoiement de mille affections passagères, reconnait et honore l'amour qui le mérite, avec la plus dure clairvoyance et la plus opiniâtre fidélité.

Louis BRAUQUIER.

LES LIVRES

La Grenade Mordue, par *Edmond Jaloux.* (Plon)

Lorsque les futurs historiens de la littérature aborderont l'examen du roman français entre 1900 et 1933, je suis certain qu'ils retiendront comme une de ses expressions les plus caractéristiques et les plus significatives, l'œuvre de M. Edmond Jaloux, et en particulier ses romans. En effet, au milieu des discordances des « modes » et des « emballements », parmi la discontinuité déconcertante d'un art qui est arrivé souvent à méconnaître ses techniques et ses idéaux élémentaires, dans le désordre des esprits et des consciences, l'œuvre d'Edmond Jaloux affirme l'admirable valeur exemplaire d'une architecture basée sur la durée, sur l'essentiel, sur la profondeur.

Je dis *exemplaire,* car lorsqu'on dénombre toutes les célébrités irisées et fragiles comme les bulles de savon, toutes les gloires mort-nées, tous les succès éphémères auxquels la voix hâtive de la publicité n'a pas été toujours étrangère, on s'étonne d'observer combien les romans de M. Jaloux représentent dans la production littéraire française d'un tiers de siècle, presque, les plus nobles recherches d'un esprit, indifférent aux engouements passagers, conscient de la grandeur de son art, et attentif toujours à en préserver l'excellence, à en accroître l'efficacité.

Puissent les jeunes romanciers comprendre cet exemple, le méditer et le suivre. Je connais peu d'œuvres aussi respectables — et je prends ce mot dans le sens le plus haut — par l'importance de l'analyse psychologique, par la valeur humaine, et j'ajouterai ausi, car ce n'est pas son moindre mérite, par son importance technique. Un jour, sans doute, pour quelque examen de licence ou doctorat, on proposera aux étudiants l'analyse d'un roman comme *Le Reste est silence, La Fin d'un beau jour,* ou *Les Profondeurs de la Mer.* Ce sera un travail aussi passionnant et aussi utile pour un apprenti romancier que peut l'être aujourd'hui le démontage d'*Anna Karenine,* de *L'Egoïste,* de *Jude l'Obscur,* ou de *Niels Lyhne.* On comprendra mieux, alors, que le lecteur ou le critique, même, ne le fait aujourd'hui, ce que signifie dans le développement de la littérature française et du roman contemporain l'œuvre de M. Edmond Jaloux.

Je ne doute pas qu'on puisse y apprendre comment on fait un roman, quelles courbes harmonieuses doit suivre l'évolution d'un récit, quel contrepoint psychologique et stylistique s'impose à l'art du romancier. Car un roman de Jaloux nous donne cette impression de plénitude et d'équilibre musical, qui est, je crois, ce que nous pouvons demander de meilleur à une œuvre de fic-

tion. Que la fiction, ici, revête toutes les couleurs de la vie, et, loin de s'asservir au réel, le transcende toujours par un élément de vivification poétique, est aussi un des grands mérites que je reconnais dans cet art dont la puissance de suggestion tient autant à l'inexprimé des *fonds* qu'au vigoureux relief des premiers plans.

On ne peut expliquer autrement cette impression d'intense nostalgie que nous laisse la lecture d'un roman de M. Edmond Jaloux. Il nous semble que les personnages dont nous avons partagé la vie pendant quelques instants, disparaissent à notre regard : non pour mourir, mais pour continuer leur existence, hors de notre vue, dans quelque univers secret qui nous est inaccessible et où nous ne pouvons les accompagner. En laissant le lecteur sur ce *suspens*, le romancier n'use pas d'un artifice littéraire au contraire il nous avoue tout ensemble la grandeur et la misère du romancier, et le drame de cette création trop parfaite qui soustrait l'être créé, un jour, à la domination de son créateur. Il est très intéressant de noter, en effet, dans les plus beaux romans d'Edmond Jaloux, ce moment où ses personnages lui échappent et nous échappent, pour continuer leur autonome dans quelque contrée inconnue de nous où se retrouvent les héros des livres. Et il faut remarquer aussi combien souvent, au cours même de leur existence terrestre, et avant le moment de ce « départ » ils se rétractent pour ainsi dire, et se dérobent temporairement à notre vue pour quelque mystérieuse excursion dans le royaume des ombres. Peut-être parce qu'ils ont, eux aussi, mordu cette grenade qui, pour l'éternité, oblige Perséphone à délaisser la terre pour visiter chaque année le pays des Morts, l'Hadès.

Il y a là un admirable symbole, dont Edmond Jaloux a tiré une signification aussi importante, aussi riche d'intuition que l'avait fait naguère Waltère Pater dans ses essais sur Demeter. Si nous transposons dans l'ordre du monde visible et de l'existence quotidienne cette allégorie de la « grenade mordue », nous découvrons que les êtres les plus proches de nous se glissent par instants hors de notre vue pour quelque voyage souterrain, que les individus les plus nobles et les plus clairs gardent par le sortilège de ce fruit à moitié mangé une exigeante parenté avec l'empire de l'ombre et des ombres qui les oblige à ces périodiques disparitions.

Les contrastes que l'on se plait à souligner dans la psychologie des hommes et qu'on appelle parfois *inexplicables*, s'expliquent au contraire très bien si l'on examine le sortilège non pas comme une incitation extérieure à l'être, mais, au contraire comme une force qui lui est intrinsèque et d'autant plus despoti-

que que l'être la crée lui-même. Dans tous ses romans, Edmond Jaloux a développé avec une admirable connaissance des mobiles humains, ces problèmes de la fatalité intérieure qui donnent à ses romans une si grave beauté. Problèmes dont il se peut que l'individu lui-même ne soit pas conscient, tant ils répondent à un mystérieux accord des sens, de l'intelligence et du sentiment, tant ils sont habiles à se masquer des apparences dont se dupe la volonté, tant ils appartiennent, enfin, à ce démon souterrain que chacun de nous porte en soi et qui s'en va, par instants, faire pélerinage vers ses dieux de dessous la terre. A son insu, parfois, mais non sans que cette disparition soudaine ne soit remarquée par un observateur clairvoyant, préparé à noter ces métamorphoses. Attirance de la mort, attirance des plus grossiers instincts, goût de la destruction, ou retour à l'animalité.... l'être le plus délicat, le plus raffiné par l'intelligence et par le cœur, n'échappe pas lui non plus à la loi de ces terribles retours. Car c'est dans ces moments-là que joue la terrible loi de la fatalité, que les Grecs représentaient comme une injonction des dieux ou des démons, mais qui est pour nous, instruits que nous sommes aujourd'hui que les dieux et les démons ont leur siège au cœur même le plus secret de l'homme, la certitude que la destinée obéit à un inflexible mouvement de pendule dont nous ne pouvons esquiver les redoutables descentes vers l'abîme.

On comprend mieux alors cette puissante mélancolie qui enveloppe tous les personnages de M. Edmond Jaloux, presque sans exception, lorsqu'on l'interprète dans le sens de cette tristesse que les sculpteurs grecs donnaient aux effigies de Perséphone: la tristesse de l'être qui *sait* qu'il ne peut pas demeurer toujours dans le pays de la clarté, qu'il lui faudra, tôt ou tard, retourner pour quelque temps vers le pays des ombres où le rappelle invinciblement le fruit à demi mangé. De là viennent les contradictions que nous observons chez les individus les plus limpides, les plus transparents, de là l'incompréhensible descente des héroïnes de *La grenade mordue* vers des hommes inférieurs à elles, de là cette tragique instabilité d'une existence qui peut être, à chaque instant, revendiquée par les puissances de l'abîme.

Cette grande loi psychologique, d'une immense importance pour la connaissance des hommes, M. Edmond Jaloux lui a donné la forme du roman, parce que celui-ci dans la mesure où il est l'image de la vie, sans être la vie cependant, peut mieux que tout essai philosophique, traduire les alternances de ces dramatiques oscillations. Si nous considérons alors *La Grenade mordue*, à sa place dans la courbe ascendante que suit l'œuvre de M. Edmond Jaloux, nous comprenons combien ce roman

accompagne logiquement *La Balance Faussée* qui, lui aussi, marquait par l'appartenance d'un être à l'inconscient, le despotisme inéluctable de cet appel du souterrain.

On aurait pu dire tout cela à grand renfort de termes scientifiques, en langage de clinique ou de laboratoire psychologiques, ce qui aurait, sans doute, beaucoup plus impressionné les lecteurs, et ce qui aurait été en somme, beaucoup plus facile que de traduire dans la forme romanesque cette profonde étude des plus troublants bas-fonds de l'humain. Mais combien plus humains, justement, nous paraissent les personnages de M. Jaloux, fragiles et incertains, balancés entre l'idéal et les instincts riches d'aspirations nostalgiques mais terriblement retenus toujours par les mains obscures de leur destin souterrain.

Il existe au Musée de Cassel un tableau de Rembrandt qui est, à mon avis, un des chefs d'œuvre les plus admirables et les plus explicites du grand Hollandais. On y voit Perséphone entrainée par Hadès, descendant dans la terre, commençant déjà à se *confondre avec la terre* à laquelle elle appartient. Le roman de M. Edmond Jaloux présente les mêmes couleurs et les mêmes lumières que ce tableau de Rembrandt, et ma mémoire ne les séparera plus désormais. Je m'aperçois alors combien serait fécond un parallèle entre l'art de Rembrandt et l'art de Jaloux, entre la *notion du temps*, par exemple, chez l'un et chez l'autre, et la signification métaphysique de la lumière. Mais cela m'entrainerait à des développements que je ne peux suivre ici, où j'ai simplement voulu esquisser quelques unes des remarques que m'a suggérées, pendant que je la lisais, l'admirable *Grenade Mordue*.

Marcel BRION.

L'AGONIE D'UN MONDE, par *Ludwig Bauer*. Traduit par Raymond Henry (Grasset) .

Quand il devient facile de dégager l'esprit d'une époque, c'est qu'elle touche à sa fin. Il n'y a pas un seul bourgeois dont Ludwig Bauer ne puisse pas expliquer les goûts artistiques et les tendances morales par l'instinct de conservation particulier à la classe dont il est une unité. Il est moins heureux quand il entreprend de nous peindre l'homme de demain, celui qui exprime la vie à la rencontre de l'avenir.

Le réquisitoire qu'il dresse contre la société d'hier est plus impitoyable, plus définitif que du Bere et s'il est possible que du Nigan, sans doute parce qu'il est l'œuvre d'un historien et non d'un polémiste ou d'un philosophe, et qu'il semble non pas mettre en accusation mais enterrer froidement la société ennemie

de l'amour avec ses accessoires et ses décors: salons Louis XVI, collections de classiques, panoplies etc...

Cependant, l'écrivain allemand ne dresse pas une critique marxiste du régime bourgeois. Il expose les idées qui se dégagent de l'analyse des faits; et, au lieu de vérifier par eux le mouvement de l'histoire, il considère, d'une part, l'histoire comme un fait qui s'ajoute aux autres, d'autre part comme constituant, au terme de son analyse, de la matière à hypothèse. On dirait que le bourgeois n'est pas tout à fait pour lui quelqu'un qui ne peut participer qu'en disparaissant à toute entreprise révolutionnaire, un peu comme une pintade est invitée à un dîner. Le langage n'a pas assez de nuances pour exprimer comment Ludwig Bauer condamne le bourgeois tout en lui sauvant la mise; comment il insinue tout d'abord que le parti au pouvoir peut chercher une nouvelle raison de vivre, donner un nouveau contenu à l'existence.

Ce décalage, insignifiant à l'origine, ne peut que conduire un auteur qui veut voir loin à une aberration incroyable. Demain, dit-il en substance, toute personnalité correspondra à une espèce de détournement; et ici le malentendu passe les bornes. Parce que dans un régime bourgeois un homme n'affirme guère sa personnalité qu'en pourvoyant, au mieux de ses intérêts à des besoins que l'état est créé pour satisfaire. Ludwig Bauer bafoue l'idéal d'une société sans classes où il ne voit pas que les facultés les plus hautes de l'individu seraient rendues disponibles. Certains de ses développements se ramènent à ceci: Un homme qui n'est pas emprisonné par sa famille et par les devoirs qu'elle lui impose, qui n'a pas d'argent à accumuler ni de propriété à administrer ne peut que sentir sa personnalité se dissoudre dans la nécessité de vivre pour l'Etat. C'est un peu le propos de celui qui déclare qu'en supprimant les guerres on discrédite le courage. Mais l'idée fausse elle-même est enfantée par une forme abusive de raisonnement qui consiste à regarder un état nouveau du haut d'une valeur empruntée à un régime dont cet état est la disparition. Erreur nourrie dans un emploi trop désinvolte du langage; l'auteur ne se demandant pas si le contenu de la notion état ne change pas selon qu'il s'accommode d'un ordre nouveau ou d'un ordre disparu.

Ce qu'il y a de plus agaçant dans ce livre, c'est cette conception purement idéaliste du progrès prêtant ses erreurs à la doctrine qu'elle entend combattre. Il est entendu par tous les gens qui pensent que la notion démocratique d'égalité n'a absolument rien à voir avec les théories marxistes. L'entreprise de fonder la société à une classe, si elle peut aboutir à une espèce d'égalité, ne repose en rien sur le désir de voir les hommes

égaux pas plus que sur le goût de faire régner la justice. (Ce n'étaient là que des sécrétions défensives du régime que Ludwig Bauer lui-même considère comme périmé). Elle ressort d'une nécessité économique dialectiquement envisagée.

Si j'ai mon mot à dire, je crois, pour ma part, que demain le discrédit sera jeté sur l'instinct de propriété qui est purement animal. Les belles choses, comme les jolies filles appartiennent à celui qui les comprend le mieux; et ce n'est pas parce qu'on les met sous clef ou qu'on les emprisonne dans les liens sacrés du mariage qu'on est plus sûr de les avoir à soi; de leur donner à ses propres yeux le maximum de réalité.

Il y a chez l'écrivain allemand un parti pris bien arrêté de voir les choses du dehors, ce qui devient singulièrement baroque dans le cas particulier où son esprit s'applique à nous développer une anticipation politique et sociale; avec incursions accessoires sur le territoire de l'amour. La camaraderie entre homme et femme ira se développant, dit-il, le sexe perdra de son « *attrait spécial* », le corps n'aura plus rien de surprenant. L'attrait sexuel disparaitra d'un monde où la forme du corps ne sera pas un mystère pour l'imagination. Je ne comprends pas. Sans doute n'y a-t-il pas d'homoséxuels en Allemagne...

Mais un écrivain bourgeois a le droit de s'y tromper, et d'ignorer que le monde de demain, quel qu'il soit, prolongera la jeunesse de l'homme dans des proportions incroyables. J'allais écrire « fera une part immense à la jeunesse », et on m'aurait compris tout de travers, tellement la langue de ce vieux pays est mal faite pour exprimer ce qui sera propre à l'avenir. De tout ce que nous aimons, le monde sans argent nous fera de la jeunesse; et peut-être que ceux qui n'arrivent pas à me comprendre n'ont rien de ce qu'il faut pour aller y voir.

Joë Bousquet.

ATTRAIT DE MOSCOU, par *Georges Oudard*. (Plon)

Des nombreux livres déjà parus sur l'U. R. S. S., celui-ci est loin d'être le plus mauvais. Il respire un certain air d'honnêteté qui commande immédiatement la sympathie et l'estime. M. Georges Oudard n'a peut-être pas vu grand'chose en Russie, il n'a peut-être jeté que des regards somme toute assez superficiels sur le merveilleux spectacle qui s'offrait à ses yeux, du moins ses observations gardent-elles toujours un réel accent de sincérité. C'est déjà quelque chose si l'on songe à tous ces ouvrages dus à des écrivains plus ou moins célèbres (les Duhamel, les Béraud, etc, etc....) où aucun problème n'était abordé avec franchise, avec courage.

M. Georges Oudard a raison et tort tout ensemble en situant le phénomène de la révolution prolétarienne dans un cadre uniquement russe. Il a raison parce que ce régime est la confirmation imprévue, mais logique au fond, de toute l'histoire de la Russie: Lénine s'explique en grande partie par Pierre le Grand et Ivan le Terrible. Mais la révolution prolétarienne dépasse tout de même ces limites un peu étroites, c'est un fait historique et social d'ordre général qui a sa place dans l'histoire contemporaine que, d'ailleurs, il domine largement. Les coups d'état de Mussolini et de Hitler sont des expériences offrant un caractère purement national, éthnique, racial, n'intéressant, à tout prendre, que l'Italie et l'Allemagne et, surtout, n'exprimant qu'elles. Mais la prise du pouvoir, en Russie, par les communistes a une signification plus vaste et qu'il ne faut tout de même pas oublier.

L'auteur de ce livre se demande si le régime soviétique constitue, ou non, une menace pour l'Europe. Combien de fois entendrons-nous encore poser cette éternelle question ? Et de quelle menace s'agit-il ? Mais c'est après tout la réaction légitime du « bourgeois » que l'idéologie communiste, quelles que soient les sympathies qu'il manifeste pour elle, troublera toujours. Et si l'on se place sur ce terrain, nous espérons bien, personnellement que les Soviets seront une cause constante d'inquiétude et un danger permanent pour la civilisation occidentale.

Georges PETIT.

VERS LES TERRES HOSTILES DE L'ETHIOPIE, par *Henry de Monfreid* (Bernard Grasset).

Ce livre m'a procuré le même plaisir que les admirables *Lettres des Iles Paradis* publiées en anglais par un auteur inconnu et traduit, si je ne me trompe, il y a plusieurs années, par Marthe Coblentz. Aussi bien que l'auteur de cette relation anonyme Henry de Monfreid a tordu le cou à cette espèce de romantisme de l'expression qui est plus vivant que l'on ne croit dans la prose de ses confrères. Trop artiste pour aimer le pittoresque. Sobre comme un peintre de race. Il sait que toute couleur n'est qu'un degré de la transparence laquelle atteint son moment le plus haut dans la clarté d'une pensée. Le terme descriptif n'apparait dans son style que comme l'ingrédient nécessaire à l'élucidation de l'idée, devient ainsi le plus puissant excitant de l'esprit.

Il est un élément intellectuel pour l'auteur, mais dont la vérité ne se communique au lecteur que par la mise en jeu de son imagination.

Or, il n'y a pas de plus grand plaisir pour ce lecteur que de se livrer à des pensées qui ont le goût de ses songes. Ce genre d'activité mentale procure une satisfaction si complète qu'une espèce de Pudeur interdit qu'on en jouisse aux yeux de tous — c'est-à-dire quand le tour vient d'en écrire. Il y a des dévots et des gardes champêtres pour reprendre les critiques qui font ce que je fais ou leur rappeler sévèrement la « division des genres », fée Carabosse de ce bon vieux pays où l'on accable aussi bien de sanctions et de mépris les infortunés amateurs de stupéfiants.

Mais oui! Sitôt que l'on met le nez en France on y subodore le besoin d'être rassurés: à l'endroit des volcans de l'air, avaleurs d'ouragans; des orages souterrains et prémunis contre les dangers d'inondations, contre l'exaltation surréaliste de celui qui analyse avec des images une pensée plus riche et mieux nourrie que la sienne; contre la poésie qui ne doit pas, en sortant des livres, empêcher les poètes de se prendre pour des professeurs. Que l'on tombe sur l'Ile de France, l'Aquitaine, ou la Franche-Comté, voyez, il est malheureusement trop certain que la fille ainée de l'Eglise, hélas! — veut respirer le plus loin possible des forces qui l'ont formée. Il n'y a pas de chances pour que les écrivains fondés à la représenter dans l'avenir, comme à à lui donner des lois aujourd'hui, se soient jamais aventurés sur les terres du Bas-Languedoc qui, seul peut-être, a dit non à l'annexion et qui crie encore, vers la Catalogne, disent les uns, ou vers l'Espagne, vers la Grèce, diront les autres.

Car c'est le signe d'une terre intacte que chacun ne la peut regarder que dans le miroir d'un souvenir différent. Ainsi se garde-t-elle des hommes d'aujourd'hui comme le pays dont je veux parler s'est préservé tour à tour des Grecs et des Latins, des Phéniciens et des Arabes et des poètes et des photographes... Encouragez donc un peintre à fixer sur une toile l'horizon de La Franqui où Henry de Monfreid est venu au monde.

Je ne peux pas prononcer le nom du grand aventurier sans revoir le pays le plus imprenable, le plus hostile du monde qui étend ses fleuves de pierre, ses roses de sel et ses eaux grises autour de la petite agglomération où il a vu le jour. Les villages s'y cachent, mais en se couronnant de leurs cimetières dont on voit les croix de la mer. Il y fait toujours clair, et la tempête y est un éblouissement pour les yeux et le plus grand vaisseau du soleil. C'est là que j'ai passé mon enfance et que j'ai connu Henry de Monfreid. Et j'ai compris que l'esprit de ce pays était en lui quand je l'ai entendu parler des morts; car cette terre ne doit être tout à fait réelle que pour eux. Elle est le songe de toutes les religions, de toutes les croyances qui s'y sont succé-

dées. J'ai sous les yeux une minuscule Isis de bronze qu'un paysan y a trouvée dans les ruines d'une chapelle vouée au culte de Saint-Pancrace. Pas plus que le Saint, la déesse païenne ne retient ce pays sur la pente de son esprit véritable qui est beaucoup plus loin, au large de tout, dans l'au-delà de tous les sentiments qui nous font croire que nous sommes.

Comprendre ce pays, c'est aspirer à le quitter. Afin de confondre, au loin, le désir de la mort et l'idée du retour. La profonde humanité d'Henry de Monfreid, le talent qu'il apporte à refaire ses voyages dans l'acte d'écrire un livre, je ne vois là que les conditions nécessaires d'un phénomène moral qu'il achèvera de nous éclairer en créant pour les autres le pays « qui est né avec lui ». Le vent de Leucate et de Lapalme hurle à travers les souvenirs qu'il a rapportés de la Mer Rouge; et l'âme dont il est chargé donne tout son prix à des phrases comme celle-ci qui me parait qualifier de Monfreid comme un homme apte à nous dévoiler le côté intact des choses:

« Il anime de sa voix puissante les invisibles gabiers luttant là-haut dans la mâture où le vent hurle et se débat, ce vent sauvage et sans frein que la voile a saisi dans sa course libre, qu'elle entrave de ses ralingues et attèle par ses écoutes à la pesante frégate qui taille sa route et repousse la mer. »

Joe BOUSQUET.

« GENS DE MER », par *Edouard Peisson* (Grasset).

« Jusqu'à ce jour, il avait cru que les secondes, les minutes, les heures et les jours écoulés tombaient dans un gouffre et étaient révolus. Erreur : ils continuaient à exister, lui formaient un cortège qu'ils n'avaient pas eu sur le moment. Il lui semble prendre possession d'un domaine, parcourir le bien qu'il connaissait mal. Chaque jour avait augmenté son avoir. »

Comment ne pas appliquer à Peisson ces lignes de *Parti de Liverpool?* Ce qui est vrai du Commandant Davis l'est davantage de lui-même. Il a si bien connu la mer, le beau métier, la grande aventure des paquebots et des marins, qu'au moment où ils allaient lui manquer, où ils les abandonnait pour toujours, son imagination, sa vie, furent à jamais pénétrées, hantées, par la réalité intense de tout un monde actif, déchirant, exalté, de toute une collectivité méconnue. Les *Gens de mer*, puissants par l'énergie, l'acuité du regard, l'esprit de décision, leurs figures sculptées, si émouvants dans l'infinie diversité des conditions, des générations et des caractères, si vrais et si étranges en leur simplicité, restent ses compagnons et animent son œuvre où ils continuent sa jeunesse.

Gens de Mer... Ce pourrait être, semble-t-il, le titre de ce vaste ensemble où l'enveloppement écrasant de la mer ne peut céder qu'à la science, à la solidarité, au sang-froid. C'est, cette fois, l'odyssée douloureuse du *Pétrel*, de l'un de ces schooners construits pour nous vers la fin de la guerre, en Amérique, à Portland. Evidemment, on a trop ignoré combien ils firent de victimes, tant le silence s'affirma complice d'une légèreté, d'une imprévision criminelles. Il ne faut pas voir dans cette tragédie, ni dans ce sauvetage, une volontaire invention. Cela est fait, tout simplement, sans romantisme, avec la vie.

Peisson y ajoute pourtant un drame qui n'est plus seulement dans l'action où se coalisent, contre l'inexorable sauvagerie des éléments et de la mer ou la fatalité des choses, toutes les volontés de vaincre et de survivre. C'est le drame de Nau, le jeune capitaine plein d'illusions encore à son premier commandement, face aux responsabilités virtuelles ou soudaines; c'est la fin d'une attente et d'une solitude: *l'affirmation d'une autorité*. Ainsi s'explique, devant le plus grave danger, la joie confiante du chef qui voit enfin, autour de lui, «l'union des hommes et du navire.»

Cette communauté ardente des marins, on le remarquera, prend chez Peisson, dans *Gens de mer*, toute sa place, la première. Plus que dans *Parti de Liverpool*, où les fatalités de la concurrence, la dictature de l'argent, rendant la technique meurtrière et implacable le mauvais sort, mettaient au premier plan l'*Etoile des Mers* et, au second, son équipage, malgré la présence significative du Commandant Davis (le Commandant-fétiche, qui n'a jamais eu d'accident), celle du Lieutenant Herwick (un mythomane) ou celle du Lieutenant Simon. D'ailleurs, sorti du port, de la terre écrasée, le bateau neuf était vivant, et sa naissance, dans la houle qui le façonnait, et, plus loin, son allure folle, emplissaient seules les regards.

Ici, il n'en est plus de même. On connaîtra tous ces marins, leur valeur sociale, leur fraternité, leur labeur forcené, leur dynamisme et leur goût du grand large. On les connaitra dans leur présent immédiat, chez eux, *marins d'abord*, avec leurs contrastes et leurs résonances communes. Sans doute, l'on voudrait s'attarder avec eux, mieux les entendre, entendre dans la rue Fitcher le sauveteur (l'aventurier que la mer appelle et rachète), Nau mûri, affermi par l'épreuve, Pat, chef mécanicien, curieux bonhomme en vérité. Tandis que ce qui caractérise un peuple, qui a ses lois, ses aspirations, ses hommes étonnés d'être à nos yeux des héros, attire davantage Peisson que l'exotisme, les singularités marquantes, les troubles exceptionnels de l'âme — qu'il

se contente au passage, d'indiquer; et tandis qu'il choisit l'action.

C'est pourquoi l'atmosphère est là, entraînante, élargie jusqu'à l'invisible, dans une progression étonnante, aux pages centrales de *Gens de Mer*, autour de ceux qu'on ne peut plus abandonner aux infatigables tourmentes.

La simplicité, la sincérité, la vigueur, on y retrouve les plus hautes qualités de Peisson, avec une puissance accrue. Car une précision véritablement humaine fait revivre tout aussi bien les scrupules des chefs, l'angoisse de tous, le jeu terrible du *Pétrel* et de son équipage contre l'océan frénétique car, en son unité inflexible, *Gens de Mer*, parmi les livres de Peisson, est un ouvrage essentiel.

Léon DEREY.

L'ARAIGNÉE DU MATIN, par *Philippe Hériat* (Denoël et Steele)

L'Araignée du matin commente le thème désormais classique des amitiés de collège, thème que M. Philippe Hériat expose avec une sobriété qui va parfois jusqu'à la sécheresse. Le dépouillement est toujours méritoire dans une création artistique, sauf quand il enlève à celle-ci son halo de rêve, de mystère. Dépouillement qui est peut-être ici plus factice que réel, au demeurant : car l'auteur de *L'Araignée du matin* n'a fait qu'effleurer — parfois non sans banalité — son sujet. Dirai-je tout mon sentiment ? Il y a beaucoup de littérature dans tout ce récit, une littérature qui s'exerce au détriment de la sensibilité. Il y a aussi, du point de vue de la composition même du livre, bien des longueurs, surtout au début. Le caractère du héros principal demeure vague et confus, insuffisamment mis en lumière. Celui de Max est plus net, mieux formulé; mais il est aussi plus banal. Max est ce collégien, insensible et égoïste que nous avons tous admiré quand nous étions nous-mêmes au lycée et pour lequel nous étions tous prêts à nous dévouer, à nous sacrifier: premiers élans du coeur, éveil de l'amour. Puis une femme surgit, petite intrigante médiocre, mais dont la présence suffit à briser cette amitié. Je sais bien que dans la plupart des cas ces grandes affections exclusives de collège ne se terminent jamais autrement mais le drame est ici trop pauvre, ou si l'on préfère, trop pauvrement exprimé.

Comme M. Philippe Hériat est déjà l'auteur de deux beaux romans pleins d'observations, d'humanité, riches de vie et de vérité, deux beaux romans dont nous avons tenu à souligner l'apparition, on peut bien lui dire que *L'Araignée du matin* marque un recul assez net sur ses deux livres précédents. Il n'y

a du reste pas lieu de s'en alarmer outre-mesure, car l'auteur retrouvera certainement l'occasion de nous faire admirer l'ensemble des qualités bien personnelles dont nous avions eu tant de plaisir à discerner la présence dans *L'Innocent* et *La main tendue.* A *L'Araignée du matin,* fait suite une nouvelle de dimensions plus restreintes, *Le Départ du Valdivia*, plus curieuse et plus serrée, et qui, elle aussi, expose un thème connu, mais toujours émouvant: L'invitation au voyage, le goût du départ et de l'aventure. L'action se passe dans les milieux colorés et pittoresques de Marseille et le portrait de Josefa est fort bien tracé.

Georges PETIT.

LA SONATE INACHEVÉE, par *Gaston Mouren* (Les Cahiers du Sud).

Léo Marchal, un génial compositeur, a été abandonné par sa femme Lucienne qui s'est enfuie avec le virtuose Jacques Delkère. Marchal en est mort de chagrin.

Profondément épris de la musique de Marchal, Delkère s'efforce de se rapprocher de la pensée du compositeur, tandis que Lucienne, saisie d'une crainte mystérieuse cherche à fuir le souvenir de celui qu'elle a trahi.

Au cours de ses recherches, Delkère découvre la dernière œuvre de Marchal, *La Sonate Inachevée*, et, malgré les supplications de Lucienne, révèle cette page douloureuse dans laquelle passe un souffle de malédiction. Lucienne, après avoir tout tenté pour écarter l'évocation fatale, s'éloigne de Jacques Delkère dont elle se sent, de plus, étrangère, cependant que le virtuose, dans l'atmosphère étrange de la musique du maître, est peu à peu entraîné vers la folie.

Telle est la donnée de la *Sonate Inachevée*, qui, de quelque côté qu'on la prenne, étonne, émeut, persuade l'esprit. Inspiré de la légende orientale, de cette *Musique de Perdition* où Maurice Barrès constate qu' « il y a des airs qui vont jusqu'aux sanctuaires de l'âme mettre en activité nos sagesses, nos folies et des ferments de nous-mêmes inconnus », bref, une musique dont « nous manions à l'étourdie » les « formules magiques », Gaston Mouren l'a transposée dans l'actuel pour lui incorporer les conflits si émouvants de l'intelligence et de l'amour, du conscient et de l'instinct, le mystère de la personnalité humaine, le pathétique des âmes, du tourment féminin, des grandes exigences. La musique — « une musique pleine d'abîmes », une musique d'une indéfinissable et morbide beauté, fille de l'amour désordonné qui devint haine, une musique qui est plus que la

voix, la pensée âpre et solitaire, l'âme désolée de Marchal, « une musique de mort », une présence étrange dans le battement même de la vie — est le personnage suprême de la *Sonate Inachevée*. N'y commande-t-elle pas à tous ?

Elle manque singulièrement, dira-t-on alors, à la lecture ? Non. Car la sobriété de la conversation, à peine parfois teintée de lyrisme, garde, maintient en pleine réalité, dans sa logique intérieure, en sa progression régulière, le dynamisme et sa force scénique. Non. Car dès le début Lucienne est aux prises avec un trouble inexplicable, qu'elle n'avoue pas, qu'elle ne veut pas s'avouer, un trouble créé par la musique, cette musique que les mots eux-mêmes font entendre, « quelque chose comme une supplication vers un impossible repos. »

Non encore, parce que tout s'explique par ce qui se passe en Delkère qui, pour interprêter Marchal tend à faire surgir, de « cette pensée morte, l'être qui la conçut », en Delkère qui, peu à peu, subit un véritable transfert de la personnalité, et dans lequel, plus tard, revivent l'amour, le déchirement, la pensée intense de Marchal, au paroxysme de l'action et de l'angoisse.

L'éloquence de la pièce, d'une pièce persuasive en sa noblesse, est là tout entière, dans l'ampleur expressive et subtile du thème dans la sûreté de la construction où la musique, qui agit aussi bien au point de départ qu'au point d'arrivée, éveillée déjà dans la nostalgie, dans la musicalité comme contenue des paroles et des silences, est l'âme maléfique, la magie, la signification extrême, et comme l'émanation même d'une œuvre tendue vers ce qui vit vraiment dans nos secrets profonds. C'est d'un art concentré et qui évoque l'art classique. Gaston Mouren est un dramaturge. Il sait parfaitement recréer les rythmes essentiels, et cachés, de la vie.

Léon DEREY.

HISTOIRE VRAIE D'UN PRIX DE BEAUTÉ, par *Raymonde Allain* (M. R. F.)

Cette personne est bien jeune pour avoir des souvenirs et son livre manque de sérénité. Cependant toute notre sympathie va à la femme-auteur primée, photographiée, mécontente. Car sa tristesse est de bon aloi : il lui manque l'hommage d'une passion vraie. Parbleu ! Si les gagnants de la loterie nationale ont droit au secret, ce n'est pas une raison pour que les prix de beauté aient droit à l'amour.

L'élection annuelle d'une reine des reines est une institution louable, mais imparfaite, car elle ne donne aucun gage à l'éternité, ce qui serait pourtant d'une exécution si facile. Pour iden-

tifier définitivement à une idole la jeune fille couronnée, il faudrait interdire qu'on la remette dans la circulation, parer ainsi aux profanations qui y sont inévitables. Donc, mise à mort en grande pompe avec attribution de l'oreille à l'auteur du meilleur poème inspiré par la cérémonie. Dans le cas particulier de Mademoiselle Raymonde Allain, nous aurions perdu un livre agréablement écrit. Il y aurait eu en guise de compensation l'espoir de recueillir soi-même le précieux trophée. Ou de le voir revenir à Tristan Bernard lequel aurait — du moins nous l'espérons — honnêtement, avec Ronsard, partagé son repas.

Joë BOUSQUET.

L'INDIFFÉRENCE PERDUE, par *Pierre Neyrac* (N. R. F.)

Le livre le plus exécrable, le plus « chiqué » qu'on puisse t.ouver. (Il peut être « sincère », ce n'est pas incompatible). Un méli-mélo d'érotisme fabriqué et d'anarchisme littéraire. Des images, péniblement élaborées, et tellement fanées par une débauche de quelque dix années qu'elles sont devenues d'affreux chromos.

Le pompiérisme de gôche.

Impossible de s'intéresser à ces fantoches mal articulés dont l'auteur parait avoir la prétention de faire des êtres humains.

Ce livre est une boutique de brocante où les quelques rares objets qui retiennent un peu l'attention ne sont que des copies.

Perdue ou retrouvée, l'Indifférence est le seul hommage qu'on puisse rendre à ce catafalque où reposent, sous une épaisse couche de poussière, tous les trucs littéraires, les sexes mécaniques et les dessous-de-plats à musique d'un freudisme pour jeunes gens pâles.

Roger BRIELLE.

LE MASSACRE DES PURS, par *Jean Rumilly* (Edition Figuière)

Le roc de Montségur a violemment excité l'imagination de Monsieur Rumilly. Aussi a-t-il voulu nous retracer l'histoire tragique de la civilisation méridionale au 13e siècle. Il est probable que les Purs dont il nous parle n'auraient point admis la confusion qu'il fait sans cesse entre leur secte sans patrie et la prétendue patrie méridionale. Un initié albigeois — il en existe encore, me disait récemment, et dans les ruines mêmes de Montségur — que la secte avait commis une mortelle erreur le jour où elle cessa de s'« occulter » et où elle prit les armes pour faire explosion, quelque part dans le monde, en Languedoc.

Monsieur Rumilly a trop souvent confondu aussi l'ascetisme

désespéré des Cathares avec l'ascetisme érotique purificateur — et tout théorique — des troubadours. Et l'on pourra regretter que ses vues sur l'amour provençal soient si faciles. Huc de Saint-Circ n'est point Parny, et la Provence n'est pas un décor de théâtre. Les poètes provençaux du 13e siècle semblent, dans « le Massacre des Purs », avoir été créés et mis au monde pour faire la joie de Baour-Lormian.

Ceci dit, il convient d'ajouter, pour être juste, que le lecteur trouvera de fort bonnes pages sur la répression de la révolution albigeoise par le pape, sur Saint Dominique, etc...

René NELLI.

LETTRES ETRANGERES

MOZART, par *Marcia Davenport.* (Payot)

Le nombre des ouvrages consacrés à Mozart est considérable, mais la figure du Maitre de Salzbourg — sans parler de son œuvre — est si attachante, que nous ne pouvons résister au désir d'ouvrir encore ce nouveau livre tout en nous demandant ce qu'il pourra bien nous apporter d'inconnu ou d'inédit. Notre confiance cette fois est bien récompensée, car j'ai rarement lu un livre qui m'enchante autant que celui de Mme Marcia Davenport.

Lorsqu'on écrit sur Mozart, en effet, il sied de rejeter toute intention dogmatique, et le mieux, à mon avis, est de s'abandonner simplement au *charme* qui habite cette musique et cette physionomie. Il est difficile, d'ailleurs, de comprendre tout à fait l'œuvre de Mozart si on ne l'éprouve pas, en même temps; je veux dire si on ne la laisse pénétrer en soi, non seulement comme un seul phénomène esthétique, mais aussi avec tout ce qu'elle comporte de philosophie de la vie. Cette œuvre est le miracle suprême du XVIIIe siècle finissant. Déjà les tempêtes romantiques s'annoncent, dont il ne nous serait pas difficile de trouver chez lui des pressentiments, dans maintes pages de *Don Juan* par exemple qui préparent *Tristan*, mais dans l'ensemble, cette musique conserve les caractères les plus significatifs du génie rococo, dans le sens où il fut l'expression parfaite d'une époque heureuse, déjà sur son déclin.

Toute étude, donc, qui ne serait pas d'abord celle de Mozart et son temps, risquerait d'être insuffisante, car il n'est œuvre d'art si pénétrée de l'esprit de son époque, qui ne soit, en cela même, chargée d'universalité et d'éternité. Le livre de Mme Marcia Davenport offre, à cet égard, une admirable source de documents, et de documents présentés de manière si charmante

que ce récit a parfois les couleurs de la fiction tout en demeurant rigoureusement fidèle à la vérité. Mais Mme Davenport s'est si bien associée en son personnage, elle participe si bien aux mésaventures de sa vie et aux joies de sa création, elle décrit avec tant de talent les personnages pittoresques, qu'elle atteint, en même temps, le plus véritable secret de Mozart.

Tout en restant dans le plan de la biographie, car son livre n'a pas la prétention d'apporter une critique musicale, elle définit le génie de Mozart avec une puissance et une délicatesse que j'ai rarement vues réunies dans un semblable ouvrage. Elle a renoncé, d'abord, à tous ces commentaires que nous aurions aimé voir naître, peut être, autour de telle symphonie, de tel quatuor, de tel aria, encore qu'elle eût pu nous les présenter avec une remarquable compétence. Son livre est un peu comme ces silhouettes dont on raffolait au XVIII[e] siècle, et dont certaines sont d'admirables portraits, si complets que nous ne pouvons souhaiter plus de détails.

Cette silhouette a le grand avantage de conserver avant tout le sentiment de la *ligne* que constituent ensemble la vie et l'œuvre de Mozart. Il fallait beaucoup d'art pour inclure dans ce profil tous les traits caractéristiques, sans rien omettre de ce qui a nourri la vie profonde de l'homme et du musicien. C'est cela, à mon avis, qui fait du livre de Mme Marcia Davenport un ouvrage cher à tous les mozartiens. Ils y reconnaitront l'image la plus exacte et la plus séduisante de ce génie lumineux et total, par lequel la vie toute entière a exprimé ses joies, ses angoisses ses douleurs, ses résignations. Pour eux, l'auteur a marqué quelques références du catalogue de Koechel, et pour eux aussi quelques unes de ces remarques auxquelles se révèlent les fervents du grand Wolfgang.

Et puis, il y a les paysages, le décor. Non pas seulement ces coins de Salzbourg que tout le monde connait, mais encore des lieux de plus rare pélerinage, les demeures de Mozart à Prague et à Vienne, dans lesquelles le musicien impécunieux déménageait périodiquement ses quelques meubles, son clavecin et son canari. On sent que Mme Davenport a visité ces endroits — ce qu'il en reste — avec la piété de ceux pour lesquels l'âme et le génie de Mozart sont des présences sans cesse actuelles. Et j'aime aussi cet accent de hero-worship qui, en dehors toute latrie dévote, considère très justement le *phénomène Mozart* comme un des miracles les plus heureux de la musique.

C'est peu d'admirer Mozart comme un maître si on ne le considère en même temps comme un ami. Je crois qu'on ne peut le connaître véritablement que du dedans, lorsqu'on a appris de quelle manière il a transcendé et sublimé toutes choses, jusqu'à

faire d'une existence inquiète et presque tragique par la méconnaissance de ses contemporains et le dénuement où ils l'ont laissé, le support d'une œuvre où rayonne la plus pure sérénité. Cela aussi, Mme Davenport nous l'a très bien dit, et son livre, si excellent, nous émeut parce que les contrastes de cette vie sont marqués dans ses pages avec une ferveur du cœur et de l'esprit qui en fait le véritable prix. D'autres ont pu nous donner des ouvrages d'une documentation aussi complète, d'autres ont aussi bien défini les éléments du caractère de Mozart et de son génie, mais ce qui rend à peu près unique le livre de Mme Marcia Davenport, c'est cette vertu de la sympathie qui ressuscite un être et le soustrait à cette demie-mort qu'est la survie dans une bibliothèque, pour le rapprocher de nous comme un ami, un frère presque.

Pour cela, l'auteur qui a assemblé la documentation la plus complète que puisse souhaiter un mozartien d'aujourd'hui, a rejeté tout ce que l'érudition peut comporter d'encombrant, d'alourdissant. D'un livre qui enseigne magnifiquement, elle a voulu faire avant tout une œuvre chaude des couleurs de la vie. Elle a réussi ce tour de force avec un art précis et délicat que nous devons admirer d'autant plus qu'il s'appuie d'une part sur une profonde culture, de l'autre sur cette intimité spirituelle nécessaire à qui veut comprendre Mozart, et, à plus forte raison le faire comprendre.

GILGI DÉCOUVRE LA VIE, par *Irmgard Keun*, trad. M. Beaufils (Rieder).

ET APRÈS ? par *Hans Fallada*, trad. Boegner et Tiktin (N. R. R.)

Le goût des lecteurs allemands s'oriente de plus en plus aujourd'hui vers les livres qui sous une forme pittoresque et divertissante, constituent une expression et une explication du temps présent C'est ainsi qu'il faut comprendre l'énorme succès remporté outre-Rhin par des romans comme ceux de Irmgard Keun et de Hans Fallada. Ce mélange de drame, d'humour, d'optimisme et d'angoisse profonde qui résume un des caractères communs de cette littérature actuelle, est tout à fait significatif des demandes d'un peuple qui ne peut se détacher des problèmes actuels, parce qu'ils sont, qu'on le veuille ou non, la base de la vie. Mais non content de les examiner dans les ouvrages des sociologues ou des philosophes, ce public veut encore que les romanciers, eux aussi, s'y attachent. Cela est bien naturel, mais ce qui doit retenir notre attention c'est la manière dont ces problèmes prennent place dans la fiction.

On peut dire que toute la littérature allemande d'entre-les-deux guerres a été surtout une littérature à problèmes, comme son théâtre a été composé principalement de *pièces à thèses*, mais au contraire de ce qui s'est passé durant l'époque wilhelmienne, on ne veut plus que ces problèmes soient envisagés avec la gravité dogmatique qui faisait alors la gloire du « professeur ». Je verrai volontiers en cela l'influence du cinéma qui après les films tragiques et sombres de l'époque expressionniste, s'est orienté délibérément vers une forme de comédie-opérette d'où les problèmes sociaux ne sont pas exclus — loin de là — mais où ils sont présentés de telle manière que les plus douloureux sont rendus supportables, ou bien par un optimisme de base, ou bien par le côté humoristique de la présentation.

Cette même tendance qui se manifeste dans le roman, révèle chez le public auquel cette littérature s'adresse, le désir d'un divertissement sérieux, si l'on peut accoupler ces deux mots, ou pour mieux dire d'une distraction dans laquelle il retrouve ses problèmes quotidiens, sous une forme littéraire assez transposée pour qu'il puisse extraire un élément de plaisir de ces inquiétudes même — de la vie matérielle, surtout — qui sont devenues ses préoccupations journalières.

Il y a là un phénomène social fort curieux qui se manifeste par de nombreux exemples; je retiendrai surtout ceux que me fournissent deux livres récemment traduits, *Gildi découvre la vie* par Irmgard Keun et *Et après?* par Hans Fallada. Je crois ces romans particulièrement représentatifs de la mentalité allemande actuelle, car le grand succès qu'ils ont remporté, prouve que ce genre de littérature répond à une réclamation profonde, assez générale pour servir d'exemple.

Le problème du chômage qui fait le fond du roman de Fallada est celui qui angoisse le plus, aujourd'hui, non pas seulement le peuple allemand, mais aussi le monde tout entier. L'histoire de Pinneberg est l'aventure quotidienne de quelques millions d'hommes, et la forme mi-amère, mi-comique que lui a donné Hans Fallada est le signe de cette tendance dont je parlais plus haut qu'a ce public de vouloir s'amuser encore avec ses soucis. Je ne sais si *Et après?* est plus divertissant que déchirant; il m'avait paru prodigieusement amusant dans le texte allemand, où la langue et le style sont d'une irrésistible drôlerie. Dans la traduction française, c'est l'ironie douloureuse, me semble-t-il qui domine, et cet humour qui n'est plus soutenu par la langue devient par instants assez grimaçant. Mais nul ne contestera au roman de Fallada le mérite d'être un des témoignages les plus importants sur les désirs et les besoins des lecteurs allemands.

Dans l'histoire de Gilgi, telle que nous la raconte Irmgard Keun, ce problème de l'existence matérielle se complique de la découverte du monde par une petite dactylo qui est, très caractéristiquement, une jeune fille d'aujourd'hui. Rien de superflu dans cette petite personne dont le corps et l'esprit sont également précis et utilitaires. On songe avec effroi à ce qu'un romancier de 1900 aurait fait des chapitres dans lesquels Gilgi ayant appris qu'elle n'est pas la fille des Kron, cherche sa véritable mère. L'horreur du romantisme et même du romanesque conduit ici à une étonnante sécheresse, presque inhumaine pour tout dire, si nous ne nous rappelions dans quelles conditions sont nés et ont été élevés des millions d'enfants qui sont, comme Gilgi, le résultat de la guerre, de la défaite, de l'inflation. Cette dureté est elle instinctive, est elle acquise comme une sorte de cuirasse ? Tout besoin de sentimentalité est-il mort chez ces enfants, où ne l'ont-ils étouffé que par une réaction de défense, légitime en somme ?

Ces questions prouvent que le problème soulevé par Gilgi, considérée comme type d'une génération, dépasse de beaucoup l'anecdote de son incertaine filiation et de sa liaison avec Martin. Dès le moment où le drame rentre dans sa vie, la sage et prudente Gilgi qui se croyait si forte, si bien armée contre les hasards de l'existence et les surprises sentimentales, découvre un monde que sa courte expérience n'avait pas encore entrevu.

Les deux livres, d'ailleurs sont également remarquables; celui d'Irmgard Keun par une sorte de fraicheur acide, fort agréable, une spontanéité très « jeune fille », par instants, une franche et délicieuse simplicité. Celui de Hans Fallada, au contraire, trace sur des arrière-plans sombres, des silhouettes qui ont parfois la grimace tragique de certains personnages de Georg Grosz. Et on ne sait si l'on doit admirer davantage l'humanité profonde qui transparait toujours sous la caricature, ou cette virtuosité de l'humoriste qui mêle au plus tragique sujet, d'énormes et véridiques bouffonneries.

DIE GESCHWISTER VON NEAPEL, par *Franz Werfel*. (Paul Zsolnay Verlag, Wien).

Un microcosme enfermé dans les vicissitudes et les destins d'une famille, une société où tous les caractères sont représentés, et incluses toutes ces valeurs vitales qui vont de l'amour à l'expérience mystique, du succès matériel à l'échec, de l'enthousiasme au renoncement; voilà ce que nous apporte le roman de M. Franz Werfel, avec une plénitude de sensibilité et une richesse de couleur qui réalisent, si je ne me trompe, dans « Die Ges-

chwister von Neapel » son chef d'œuvre. Jamais encore son art n'avait été aussi intense, aussi musical. Les conflits de l'âme et du corps qu'il a si vigoureusement décrits ailleurs, se révoltent ici en une sorte d'harmonie claire, comme si le ciel de Naples avait prêté à ces pages sa transparence sans nuages, sa joie de vivre son goût de l'irresponsabilité.

Sans doute l'histoire de la famille Pascarella n'aurait elle pu se situer en aucune autre ville du monde tant on sent ici l'accord essentiel qui s'établit entre le climat matériel du lieu et le climat spirituel des individus. Cette fantaisie qui dans le chapitre du bal, surtout, atteint à une sorte de phosphorescence féérique, ce mélange d'un réalisme tragico-comique avec le drame intime des êtres, ces volte-faces du destin où trainent d'anciens échos de commedia dell'arte, tout cela n'était possible qu'à Naples, et je crois que tout en laissant à la ville son importance et son rôle de décor, Franz Werfel a exprimé mieux que quiconque cette exigeante personnalité d'une cité qui, plus qu'aucune autre conditionne selon son rythme propre et sa manière de génie, la vie de ses habitants.

Elle seule permet d'entrevoir derrière le naturalisme chatoyant de certains chapitres, ces arrière-plans riches d'allusions et de symboles que constitue chacun des membres de la famille Pascarella. si vrais, si humains, si touchants et, dirai-je, si *visibles*. La vie familiale des Pascarella dans sa bizarrerie émouvante et grotesque nous révèle que sous cet aspect de fantoche qu'offre d'abord à nos yeux l'étonnante silhouette du père, se cache un drame étrangement poignant. Ce drame, chacun des enfants Pascarella le porte comme une sorte de cauchemar, et leurs diverses tentatives d'évasion ne sont pas les médiocres efforts d'un indifférent pour se soustraire à une contrainte désagréable; au contraire, liés dans leur sort collectif, ils n'oublient jamais la totalité de cette famille Pascarella qui, même dispersée, continue de vivre dans son unité; ils ne cherchent pas une libération individuelle, mais un moyen de rejeter cette sorte de malédicition fatidique qu'ils sentent peser sur eux, dans une atmosphère de lamentations emphatiques et de gestes d'opéra.

Comment parmi les enfants d'une même famille certains se sentent solidaires d'un autre, d'une solidarité différente de celle qui les lie à l'ensemble de la famille, comment ils participent de la vie les uns des autres selon des *correspondances* mystérieuses analogues à celles qui, dit-on, gouverne la vie des jumaux, cela le livre de Werfel l'analyse avec une clairvoyance qui n'exclut pas l'émotion. Dans ce roman où le rire a presque toujours un goût de larme, existe une combinaison presque unique de lucidité et d'abandon, de participation et de détachement. En trai-

tant certains de ces personnages comme des marionnettes, l'auteur a respecté le drame implicite qui se cache toujours sous le bariolage de la poupée et du masque; il s'en est servi seulement pour donner plus de chaleur et plus de souplesse à ceux de ces personnages qui sont le plus près de son cœur. Ce jeu de nuances infinies, ces variations sur des thèmes musicaux, avec des échos lointains d'opéras, ce goût à la fois de la précision et de l'infini qui caractérise si bien Franz Werfel, trouvent ici leur véridique efficacité. Je ne peux développer ici les remarques très importantes qu'il faudrait faire sur l'influence de la composition musicale dans l'œuvre de Werfel, depuis les jours lointains du *Spiegelmensch* et de *Boksgesang*, jusqu'à ces *Geschwister von Neapel*. Le lecteur français trouvera dans la belle traduction de ce *Verdi* qui vient de paraître et qui est si essentiel pour la connaissance de Werfel et la compréhension de ses livres, l'exemple parfait de cette composition musicale transposée dans l'ordre littéraire. Le côté *opératique* de ses romans et de ses pièces est peut être plus évident encore dans les *Geschwister von Neapel* où il se colore librement de sinfonie, d'arie, et de mélodies. Un opéra à la Verdi, les *Geschwister von Neapel?* Peut-être et conduit avec une admirable science de l'orchestration littéraire, une parfaite discrétion dans la traduction du tragique et du bouffe. Le *Verdi* de Werfel a, en bien des endroits, l'accent de l'hommage et de la reconnaissance. Dirai-je que les *Geschwister von Neapel* ne sont pas un moindre hommage au génie ample et lumineux du maître de Sainte Agathe ?

Marcel BRION.

*
* *

ERRATUM

Une interversion dans la mise en page s'est produite dans notre dernier numéro au détriment de la chronique de notre collaboratrice Germaine Selz sur la peinture à Paris, ce qui en rendait le texte difficilement intelligible. Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.